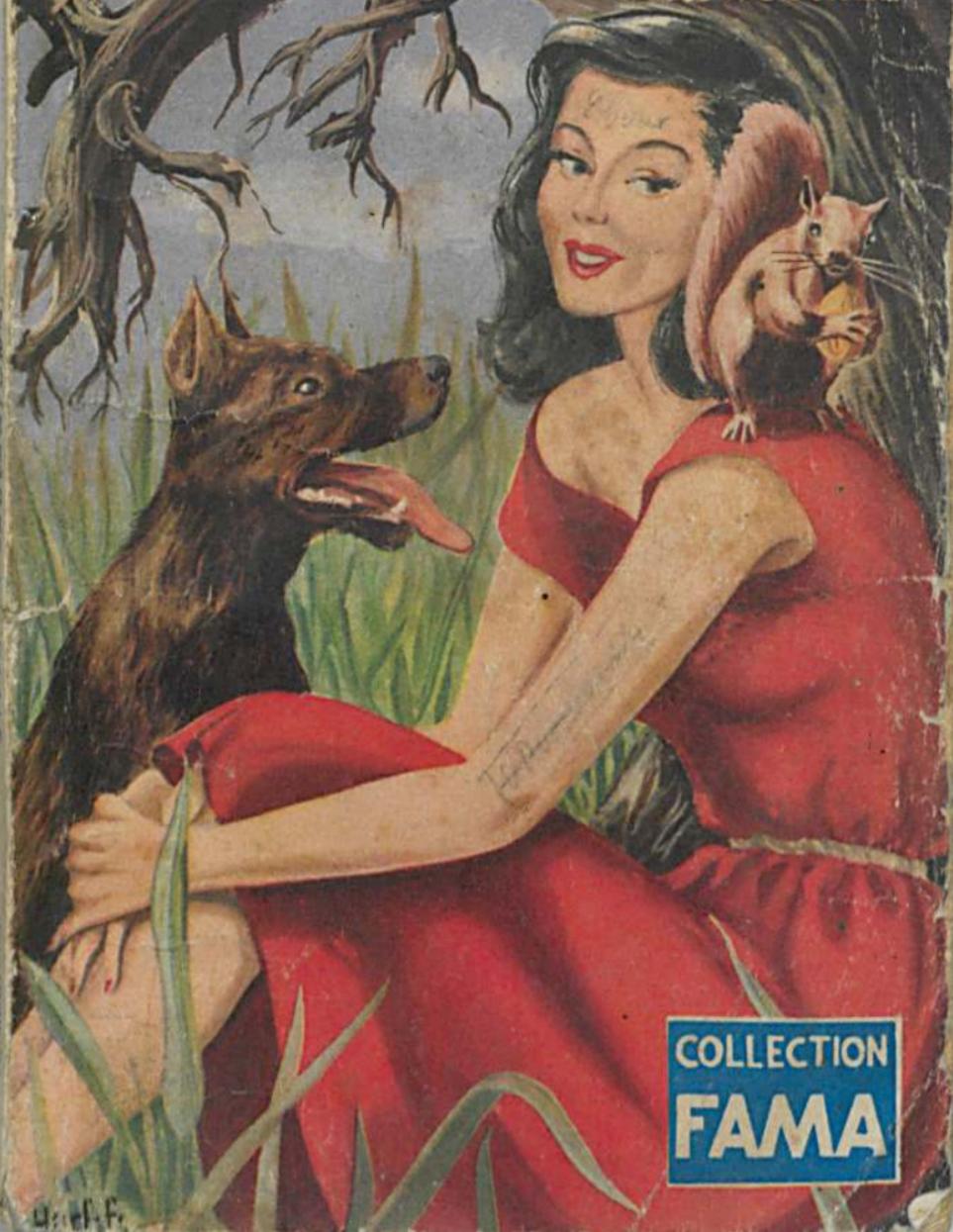


SYLVA

La Sauvageonne PAR
Claude MOUTHIEZ



COLLECTION
FAMA

U. F. F.



Laby Boyer

C90759

37 55

SYLVA, LA SAUVAGEONNE

C90759

CLAUDE MOUTHIEZ

Gaby Boyer

SYLVA, LA SAUVAGEONNE



ROMAN



S. E. P. I. A.

94, Rue d'Alésia. — Paris (XIV^e)

SYLVA, LA SAUVAGEONNE

CHAPITRE PREMIER

Le soleil étincelait et la route semblait une piste où la vitesse n'avait pas de limite.

Alain Mercier jeta un coup d'œil sur le tableau de bord et eut un rire d'enfant satisfait :

— Cent trente ! fit-il à voix haute, comme si un interlocuteur admiratif pouvait entendre et apprécier. Mâtin ! Elles filent bien, les voitures de mon paternel !

Et il appuya davantage sur l'accélérateur.

L'auto, telle une souple bête obéissante, accentua la rapidité de sa course.

Alain avait, au départ, rabattu la capote de toile et, nu-tête sous le soleil, ses cheveux blonds embroussaillés par le vent, le visage fouetté par l'air vif, ses mains brunies posées sur le volant, l'œil attentif mais l'esprit ailleurs, il allait sur la route droite et déserte,

imprudemment vite mais sans émotion, avec la splendide sûreté d'un sportif de trente ans.

Il venait de traverser Dunières et un poteau indicateur, à peine entrevu, avait pourtant frappé son regard :

SAINT-ESTEPHE, 30 *kilomètres*

Il consulta sa montre :

— Cinq heures. Je serai là-bas pour dîner. J'aurai fait une belle moyenne !

Mais la route devenait plus difficile : des tournants nombreux et dangereux, pleins de traîtrise, obligeaient l'automobiliste à plus de prudence.

Le paysage, jusqu'ici large et serein, se rétrécissait, devenait sauvage, presque sinistre. Des mamelons se profilèrent, couronnés d'une courte et drue végétation ; des rocs s'amoncelaient, chaos géant, bordant la route par endroit d'une muraille de pierre où s'accrochaient des ronces.

Des villages se cramponnaient au flanc des collines, avec des maisons pauvres aux toits de tuiles brunes ou de chaume, aux murs de torchis ; des chemins serpentaient, bordés de taillis rudes. Et sur tout cela l'été étincelait, gorgé de vie et de soleil, si bien que ce paysage qui aurait pu être sinistre donnait malgré tout une image de gaieté.

Mais Alain traversait sans la voir une des plus belles régions de France, attentif seulement au ronronnement régulier du moteur et aux oscillations des aiguilles indicatrices de vitesse. Il ne goûtait que la griserie de cette course folle, l'enivrement que lui procurait cette sensation de puissance, de liberté, d'un être jeune au volant d'une forte machine. Seul, son être physique vivait intensément.

Soudain, alors qu'il émettait une fois de plus une appréciation flatteuse sur les voitures Mercier, Alain plissa le front : un bruit insolite, une sorte de cognement sourd, que chaque tour de roue rendait plus perceptible, se mêlait au ronflement rond du moteur.

Sous le pied levé du jeune homme l'accélérateur se modéra, la voiture ralentit, mais le bruit inquiétant n'en devint que plus perceptible.

Alors le jeune homme coupa le moteur, arrêta l'auto.

Puis il lança un mot que l'on eût traité, il y a cinquante ans, de juron grossier, mais que la tolérance moderne admet dans la bouche d'un garçon bien élevé.

Enfin il descendit de son siège, un peu étourdi. Quel silence soudain ! La nature, brusquement, redevenait maîtresse de la machine vaincue.

Et pourtant non, ce n'était pas du silence, mais du calme plutôt — un calme coupé de mille bruits confus et mêlés : le meuglement d'une vache dans une étable proche ; le vent dans les feuilles bruissantes ; là-bas, étouffé par l'espace, un angélus lointain qui s'égrenait.

Alain secoua le charme, se pencha vers l'auto et ouvrit le capot. Puis il remit en marche et, comme un docteur auscultant un malade, il écouta, l'oreille attentive.

— Pas de doute, fit-il, une bielle coulée ! Quelle guigne ! Et dans ce bled ! Moi qui disais, il y a cinq minutes à peine, qu'elles marchaient bien, les voitures de papa Mercier... Oui ! Une belle camelote !

Mais, comme pour se donner à lui-même un démenti ou comme pour se faire pardonner un

moment d'humeur injuste, il caressa amoureusement du regard la ligne impeccable de la longue et splendide voiture grise.

Ayant ainsi accordé juste ce qu'il fallait d'émotion à l'incident, il redevint homme d'action.

« Il n'y a qu'un moyen, pensa-t-il : continuer tout doucement jusqu'au village le plus proche, dans l'espoir d'y trouver un mécanicien suffisamment capable, et joindre, par mes propres moyens, le chemin de fer. Je reviendrai chercher la voiture quand elle sera réparée. »

Il s'installa à nouveau devant le volant et reprit la route, mais au pas cette fois, agacé par le cognement insolite, l'oreille tendue pour percevoir si cette marche forcée n'allait pas aggraver les dégâts.

Soudain, le tournant dépassé, Alain aperçut enfin un village. La route surplombait un paysage puissant et rude : une haute muraille rocheuse s'élevait à pic et, dans l'échancrure que ménageait le virage, la campagne s'étalait sur une pente douce, coupée de champs de blé roux, avec un beau village aux toits bruns qu'un clocher trapu dominait.

Une borne indiquait :

LES ESTABLES, 2 km. 400

Alain ricana :

— Les Estables ! Nom bien trouvé pour ce patelin ! J'y aurai tout ce que l'on voudra : des vaches, du beurre, des tas de fumier, sauf un mécano à la hauteur ! Quant aux indigènes de cette brousse, je parie qu'ils ne savent même pas ce que c'est qu'un chemin de fer !

Il coupa le moteur pour le ménager, car la route descendait jusqu'au village, et, aux premières mai-

sons, il serra les freins et sauta en bas de son siège.

Sur le pas d'une porte, un vieux, assis sur un banc de pierre, le dos au mur de sa bicoque, un chapeau de paille rabattu sur les yeux, sommeillait en tirant sur sa pipe.

Le jeune homme s'approcha :

— Un renseignement, s'il vous plaît. Y a-t-il un mécanicien dans ce pays ?

Le paysan rejeta un peu son chapeau en arrière, regarda l'étranger, puis la belle voiture, retira la pipe de sa bouche et hocha la tête :

— C'est beau, ces machines-là, hein ? Mais ça marche pas toujours comme on voudrait ! M'est avis qu'y vaut mieux un bon cheval !

A d'autres moments, Alain eût ri, amusé. Mais il n'avait, pour l'instant, nulle envie de faire preuve d'humour. Il se retint pourtant de hausser les épaules et reprit, un peu sèchement :

— Je vous ai demandé s'il y avait un mécanicien par ici, dans ce village, un mécanicien qui ne connaisse pas que les machines agricoles, bien sûr. Je suis pressé, mais je ne veux pas qu'on bouzille ma voiture !

Le vieux prit son temps, tira sur sa pipe, hocha encore deux ou trois fois la tête. Puis il toussota, cracha entre ses pieds et se leva. Il était tout courbé, comme si son corps cherchait à rejoindre cette terre qu'il avait, durant toute sa vie, travaillée de ses mains et sur laquelle il s'était tant penché qu'elle l'avait, avant l'heure, déjà attiré à elle. Il fit trois pas en avant et tendit le doigt vers l'église.

— Là-bas, fit-il, sur la place, il y a le fils Latourte. On dit qu'il s'y connaît dans tous ces trucs-là, la... la mécanique, comme on dit. Vous pouvez toujours

y aller voir. Seulement, p'tête ben qu'il aura pas le temps. C'est bientôt la moisson. Y remet en état les machines...

Alain remercia et prit à pied la direction indiquée. L'idée seule de devoir remettre en marche son moteur blessé le faisait physiquement souffrir.

Il grommelait tout en marchant, insensible au comique de sa situation, insensible aussi au calme paisible de ce village, à la lenteur de la vie qui s'y déroulait, à la philosophie de ce vieux que le luxe n'intimidait pas et qui l'avait considéré, lui, le riche Parisien, avec une ironie bonhomme :

— Le fils Latourte ! Les Stables ! Ils ont le sens des noms, dans ce bled !

Il haussa les épaules, répéta :

— Le fils Latourte ! Prometteur, vraiment... Cela m'étonnerait bien si je lui laissais démonter ma huit-cylindres !

Il arrivait sur la place de l'église et eut tout de suite un soupir de soulagement.

C'était un vrai garage qui s'ouvrait devant lui et non, comme il l'avait craint, une grange encombrée de machines agricoles en réparation. Trois hommes en salopette bleue, les mains noires de cambouis, s'affairaient autour d'autos sans doute démodées, mais pourvues d'un moteur avec des soupapes, des pistons, des bielles... Sans doute, dans ce garage, avait-on quelques notions de mécanique et ne soupirait-on pas après les mérites comparés des chevaux-vapeur et des chevaux de chair et d'os, comme l'avait fait le vieux, tout à l'heure.

En quelques mots Alain mit les mécaniciens au courant et fut immédiatement rassuré : comme il arrive bien souvent dans les plus modestes vil-

lages de France, il y avait aux Etables un homme du métier, très compétent, et qui mit tout à fait notre Parisien en confiance. Tandis que deux hommes allaient chercher la voiture en panne, Alain chargea le fils Latourte, en termes techniques, de procéder à la réparation nécessaire. Mais il fit la grimace devant le délai de huit jours qu'on lui imposait.

— Il m'est impossible de vous rendre votre voiture avant une semaine, expliqua le garagiste en souriant devant la mine déconfite de son client de passage. Je dois faire venir une pièce de Paris, et, même en télégraphiant ce soir, je ne peux la recevoir avant après-demain. Puis il me faudrait bien ensuite trois jours pour démonter le moteur, trois jours pleins ! Et j'ai d'autres travaux urgents qui pressent. La voiture du docteur, par exemple, dont ce dernier a grand besoin... Le pont arrière cassé. Encore une longue réparation. Et ce pauvre docteur doit faire ses visites en vélo, grimper les côtes du pays — et quelles côtes, vous vous en êtes rendu compte ! — Cette nuit, il a été appelé à six kilomètres d'ici, pour mettre un gosse au monde. Si vous l'aviez vu revenir, fourbu et poussant sa machine à la main dans la montée, au petit jour !... Je vous assure que, pour lui, une panne à son automobile, c'est grave... et je ne veux pas le faire attendre !

La *Mercier* arrivait à ce moment devant le garage. Latourte s'approcha, passa sa main sur le capot, comme s'il caressait une bête docile.

— De bonnes voitures, les *Mercier*, mais les défauts de graissage sont leur point faible, avec tout ce que cela entraîne, bielle coulée, par exemple !

Alain approuva.

— Entièrement d'accord ! Je m'en suis aperçu et

je l'ai signalé à mon père. Je suis le fils de Mercier, le constructeur.

L'autre hochait la tête et fit simplement, sans l'ombre d'une flatterie :

— Oh ! c'est une bonne maison, une bonne affaire...

Alain rit :

— Oui, et pourtant papa est parti de rien, pour ainsi dire. Il a débuté comme ouvrier spécialisé chez Talmette. Puis il a monté lui-même sa première voiture. Talmette avait mis à sa disposition un atelier pour des recherches. Maintenant, l'usine Mercier, c'est quelque chose. Papa, c'est quelqu'un !

— Qui, Monsieur, vous avez raison, c'est quelqu'un ! Quand on est parti tout en bas de l'échelle et que l'on arrive en quelques années à être à la tête d'une entreprise pareille, on peut se vanter de valoir mieux que les autres ! Mieux, par exemple, que les « fils à papa » qui n'ont pas besoin de lutter et qui ont devant eux, dès leur premier jour, une vie facile et douce !

Puis, instantanément, il rougit et voulut s'excuser, mais les mots lui manquaient. Il bafouilla, en se détournant à demi :

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur Mercier ! Quel gaffeur je fais ! Je ne voulais pas parler d'un homme comme vous, qui... que ... Enfin ne croyez pas...

Mais Alain, courageusement, acceptait la leçon involontaire. Il sentait chez ce brave homme, travailleur et probe et qui avait étourdiment parlé selon son cœur, une franchise sans détours dont il ne pouvait lui vouloir.

Il lui frappa l'épaule en riant et dit :

— Mais si... mais si.... Vous avez raison ! Je ne vaudrais pas le centième de mon père ! Je l'admire beaucoup

et je n'ai pour moi qu'une estime très réduite. Mais il faudrait beaucoup de grandeur d'âme pour renoncer à la facilité. Je n'ai jamais connu le moindre effort. La vie m'a trop gâté. Je ne vous en veux pas de ce que vous avez dit, puisque je le pense moi-même. Mais je ne peux tout de même pas repartir à zéro ! Il faudrait avoir un rude courage !

Devant son visage ouvert et intelligent, le mécanicien comprit qu'il disait vrai et remarqua :

— Puisque vous en convenez, Monsieur, c'est que vous valez beaucoup plus que vous ne le pensez vous-même. Il y a tant de gens fortunés qui sont égoïstes et ne réfléchissent même pas ! Avec de la fortune, on pourrait faire tant de bien ! Et ce sont en général les riches qui en font le moins pour les autres !

Alain sourit :

— C'est vrai, ce que vous dites là. Et leur charité est souvent si ostensible...

Puis, changeant de sujet, il s'enquit des trains possibles.

Il fallait aller au bourg le plus proche, à La Vorgue, à trente-sept kilomètres de là. Un car passait trois fois par semaine, qui y conduisait. Par malheur, il était passé le matin même, et Alain devait attendre le surlendemain.

Il maugréa, furieux contre le sort qui l'accablait, oublieux tout à coup de la bonne humeur où l'avait plongé le bavardage sympathique du fils Latourte :

— C'est gai ! Qu'est-ce que je vais faire ?

Latourte proposa :

— Je ne vois qu'un moyen, Monsieur, si vous n'êtes pas trop pressé...

— Ma foi, on est toujours pressé...

Le mécanicien rit :

— Vous autres, les Parisiens, vous courez toujours, c'est bien vrai !

Alain Mercier expliqua :

— J'ai quitté Paris ce matin. Je pars en vacances sur la Côte d'Azur, mais je voulais passer par Tournon pour y voir un des clients de mon père...

Il ironisa :

— Je travaille tout de même un peu, vous voyez !...

Et il ajouta, tandis que Latourte rougissait encore au souvenir de ce qu'il avait dit :

— Tant pis ! Mes vacances seront retardées de trois jours ! Je rejoindrai Tournon après-demain seulement par le train, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et je reviendrai la semaine prochaine chercher la voiture. Mes amis m'attendent à Antibes ! Mais, j'y songe ? Vais-je trouver à me loger ici ? Cela paraît manquer d'hôtel !

L'autre hocha la tête :

— Dame... des hôtels... il n'y en a pas, vous pensez bien ! Mais vous pouvez trouver chez l'habitant. Il y en a qui ont une ou deux chambres, les plus belles de leur maison, qui ne servent que dans les grandes occasions, pour loger des parents un jour de noces, ou de première communion, ou d'enterrement.

Alain fit la moue :

— Chez l'habitant ? Cela ne me dit pas grand chose... Ce ne doit pas être très confortable !

Le mécanicien se mit à rire :

— Pas tant qu'à Paris, pour sûr ! Vous n'aurez ni eau courante, ni même chez certains, électricité ! Mais les paysans d'ici sont de braves gens et ils vous recevront le mieux qu'ils pourront le faire. Les chambres dont je parle sont d'ailleurs impeccablement propres, avec des parquets cirés et des rideaux

aux fenêtres. Pour rien au monde on ne s'en servirait tous les jours !

Alain ne sut pas s'il fallait admirer ou rire. Il se retint donc prudemment de toute réflexion et dit seulement :

— Après tout, c'est sans doute la seule solution.

Mais Latouche ajoutait en se frappant le front :

— J'y pense ! Il y a mieux que tout cela ! Allez donc au presbytère. Le curé Patureau n'est pas riche ; il prend parfois des pensionnaires l'été pour arrondir son petit budget. Et, tout compte fait, ce sont les pauvres de la commune qui en profitent. Allez donc au presbytère, Monsieur ; je suis sûr que vous y serez bien, et la conversation de notre brave homme de curé sera peut-être plus intéressante pour vous que celle de nos paysans.

Alain sentait revenir sa mauvaise humeur. Il ne se voyait pas du tout en tête à tête pendant trois jours avec un prêtre de village. Mais, comme s'il l'avait deviné, le mécanicien, qui devait tenir à envoyer des clients à son curé, ajoutait :

— D'ailleurs il est tellement pris, l'abbé Patureau, avec toutes ses œuvres, que vous ne le verrez qu'aux heures des repas. Le reste du temps, vous serez bien tranquille.

Alain se fit donc indiquer l'endroit.

— C'est à l'entrée du village, Monsieur, un peu à l'écart. Vous prenez à droite un petit chemin qui monte. Vous passez sur un pont de pierre, et tout de suite sur votre gauche, vous voyez un grand mur que vous longez. Il y a, à une vingtaine de mètres, une petite porte surmontée d'une croix. C'est là ; et pressez-vous, Monsieur : vous arriverez juste pour la soupe.

Alain remercia, presque à contre-cœur, et se mit à la recherche du presbytère.

L'après-midi finissait et la chaleur torride du jour tombait. Il faisait délicieux. Alain, s'il eût été plus gai, eût pu se réjouir de l'allure pittoresque du village, des maisons basses aux volets clos derrière lesquels on aurait pu deviner des regards attentifs et curieux. Sur les pavés inégaux de la petite rue, le soleil faisait de grandes taches blondes qui contrastaient avec l'ombre des étables dont les portes entrouvertes exhalaient une forte et saine odeur de bétail.

Le jeune homme tourna dans le chemin étroit coupé d'un pont de pierre. Il se pencha un instant sur le parapet. Une eau vive courait sur un fond de cailloux, limpide et chantante. Un éclair argenté sillonna brusquement le courant.

Alain se pencha un peu plus :

— Une truite ! Si l'abbé a des gaules à pêche, j'aurai une occupation !

Et, se relevant, il vit tout près le haut mur lézardé du presbytère et la petite porte surmontée d'une croix.

Il hésita un instant et se décida enfin.

— Allons ! le sort en est jeté ! fit-il en actionnant le lourd marteau de bronze qui servait de sonnette.

Il ne croyait pas si bien dire...

CHAPITRE II

L'abbé Patureau renversa la tête sur le dossier de son fauteuil et se mit à rire :

— Oui, je comprends ! Ce n'est pas drôle pour un Parisien de se trouver prisonnier dans un trou comme ici !...

Puis il ajouta avec bonhomie :

— Nous tâcherons d'adoucir votre captivité, qui sera courte d'ailleurs, puisque vous retrouverez sous peu la civilisation. Si vous êtes pêcheur, je vous signale qu'il y a des truites dans le cours d'eau qui traverse le presbytère, et ma bonne réussit parfaitement la truite au bleu !

Alain sourit, mais comme malgré lui, et son visage se rembrunit aussitôt.

L'abbé regardait avec curiosité ce beau garçon aux mains fines et soignées qui, visiblement, était horriblement ennuyé de sa mésaventure.

— Bah ! il ne faut tout de même pas attacher trop d'importance à cet incident ! Trois jours passent vite. Vous verrez que vous regretterez Les Estables !

Le visage d'Alain s'éclaira devant tant de bonhomie souriante. Il fit un léger effort pour vaincre son restant de mauvaise humeur et dit :

— Vous avez raison, j'en suis sûr, et j'agis comme un enfant gâté. Je suivrai vos conseils et j'irai taqui-

ner la truite, mais ne comptez pas trop sur moi pour assurer les repas, car je ne suis qu'un pêcheur d'occasion et sans grande compétence...

— A la bonne heure ! fit le prêtre. J'aime mieux vous voir ainsi !

Cet accueil si naturel et si simple touchait Alain. Il avait été d'ailleurs, dès l'entrée, charmé. Le presbytère était une vieille et belle demeure du XVI^e siècle, un peu délabrée, mais aux plafonds hauts, aux grandes pièces sonores, aux fenêtres à petits carreaux. Dans le vestibule dallé, Alain avait aperçu un escalier de pierre qui aurait mérité à lui seul l'admiration. La maison était située au milieu d'un jardin qui n'avait pas été du tout entretenu depuis certainement de longues années. La nature avait repris possession de son domaine : de hauts arbres jetaient une ombre agréable sur la pelouse où des herbes folles croissaient, entremêlées de marguerites et de bluets. Des taillis épais, que l'églantine embaumait, empiétaient sur les allées. Un vieux puits, à la margelle verdie de mousse, s'érigait avec son armature en fer forgé, véritable pièce de musée. Des fenêtres de la pièce où le jeune homme bavardait avec l'abbé Patureau — pièce qui tenait à la fois lieu de salle à manger, de salon et de bureau, — Alain apercevait un fouillis de verdure audacieuse et débordante. Pour atteindre le perron aux marches branlantes, il avait dû enjamber des massifs de plantes sauvages et, maladroit, s'était accroché dans les ronces.

L'abbé, un homme d'une soixantaine d'années, au visage empreint de bonté, vêtu d'une vieille soutane verdie et rapiécée avait été, dès l'abord, très sympathique à Alain. Il avait eu une façon bonhomme de sourire en écoutant son récit qui avait fait com-

prendre au Parisien que ses malheurs n'étaient pas bien graves et qu'il ne fallait tout de même pas prendre le Ciel à témoin de son adversité ! Il devait plutôt rire de cet arrêt forcé dans un pays perdu, mais qui n'avait, somme toute, pas si mauvaise apparence !

Frappant dans ses mains, l'abbé Patureau appela :

— Ma bonne Honorine, nous avons un invité ce soir ! Tu iras chercher une bouteille de vin vieux à la cave et tu nous serviras vite, car ce monsieur doit mourir de faim !

Honorine, dans l'entre-bâillement de la porte, passa un visage rougeaud, coiffé d'un bonnet blanc :

— Jésus-Marie ! Bonne Mère ! implora-t-elle drôlement. Et moi qui n'avions qu'une omelette à vous offrir !

L'abbé Patureau protesta :

— Eh bien ! et le gigot ? Il en reste du déjeuner ; du gigot, c'est excellent, froid !

Mais la bonne poussa la porte et entra, les bras au ciel :

— Vous n'y pensez pas, m'sieur le Curé ! Je le garde pour demain midi. Au prix où est la viande, je ne peux pas vous en donner deux fois par jour. Et puis, c'est pas bon pour votre santé, avec la tension que vous avez déjà !

L'abbé, tranquillement, se tourna vers Alain qui ne savait trop quelle contenance prendre :

— Elle est naturelle, pas vrai, ma bonne Honorine ? Brave femme, mais pas très stylée ! Il est vrai qu'une bonne stylée, ici...

Il n'acheva pas sa phrase et se mit à rire doucement ; puis, plus haut, il ajouta, tourné vers la

bonne dont le visage était devenu encore plus rouge, tant était vive sans doute son indignation :

— Nous ferons aujourd'hui une entorse au programme, et même, pour t'apprendre les lois de l'hospitalité, tu feras du café et tu iras chercher dans le placard de l'office un bocal de cerises à l'eau-de-vie !

Honorine, domptée, n'osa pas protester et disparut sans oser ajouter un mot.

L'abbé, du geste, invita son hôte à s'asseoir :

— Nous allons nous mettre à table sans tarder.

Alain approuva :

— J'avoue que ces émotions m'ont donné faim et qu'à ma grande honte, je sens que je vais faire honneur et à l'omelette annoncée, et au gigot des grands jours !

Ils rirent tous deux, déjà amis.

Mais, à nouveau, Honorine entra :

— Faut-il attendre Sylva pour servir ? Comme toujours elle est en retard !

L'abbé se tourna vers son hôte :

— Sylva est ma petite-nièce, une enfant orpheline que j'ai recueillie à la mort de sa mère et élevée, avec l'aide de ma bonne Honorine. C'est une petite fille délicieuse, vous verrez !

Au même instant, une voix jeune s'éleva au dehors, sous la fenêtre :

— Hou ! Hou ! Tonton !... Regarde ce que j'apporte !

Le vieux prêtre se pencha à la fenêtre et Alain le vit lever les bras :

— Mais tu es folle !... Où as-tu déniché cela ?

Et, se retournant, il dit à Alain, le visage illuminé, avec, au fond de la voix, une pointe de fierté :

— Un phénomène, ma petite-nièce ! Mais je crois

que c'est en grande partie ma faute ! Je n'ai pas dû l'élever comme on élève d'ordinaire les petites filles...

La porte, à ce moment précis, s'ouvrit toute grande, et Alain, qui s'attendait à voir entrer une enfant turbulente, resta pétrifié, partagé entre une violente envie de rire et un étonnement qu'il ne songea même pas à déguiser.

Dans le cadre de la porte ouverte, une toute jeune fille, elle-même fort surprise de se trouver inopinément en face d'un étranger, s'était figée ; l'espace de quelques secondes, Alain put l'examiner rapidement et graver dans son souvenir une étonnante image : de taille moyenne, admirablement proportionnée, extraordinairement brune de peau et de cheveux, la bouche un peu grande, mais charnue et très rouge sur des dents éclatantes, les yeux immenses, noirs et brillants, des boucles désordonnées tombant sur ses épaules, Sylva était vêtue d'une sorte de blouse rouge passé. Alain ne put donner le nom de robe à cet attifement, à cette étoffe grossièrement taillée, retenue d'une cordelière, s'arrêtant aux genoux et découvrant des jambes nerveuses et fines, largement échancrée autour du cou et de l'attache des bras. Les pieds nus dans des sandales, des brindilles dans les cheveux, avec au front une longue éraflure où le sang perlait, la jeune fille accomplissait ce miracle de n'être ni laide ni ridicule dans cet invraisemblable accoutrement.

Une beauté sauvage et vigoureuse l'auréolait, faisant d'elle une créature étrange et magnifique, et Alain songea qu'aucune des femmes qu'il connaissait ne supporterait aussi bien ce manque absolu de coquetterie.

Alors seulement il s'aperçut que la jeune fille ser-

rait contre sa poitrine un nid où piaillaient désespérément trois jeunes oisillons.

L'abbé Patureau voulut prendre un air sévère, mais il exultait visiblement :

— Sylva !... Cette tenue !...

La jeune fille, qui s'était reprise, s'avança un peu et implora :

— Oh ! mon oncle, ne gronde pas... Regarde s'ils sont mignons !

Et, sans plus faire attention à Alain, elle posa sa trouvaille sur la table, entre deux assiettes.

— Où as-tu trouvé cela, enfant insupportable, petit démon ?

Elle rit, désarmante :

— Dans un arbre, tiens !

— Alors, maintenant, tu grimpes aux arbres ! Il ne manquait plus que cela !

L'abbé levait une fois de plus les bras au ciel. Enfin, il songea à son visiteur :

— J'ose à peine vous présenter ma petite-nièce, monsieur Mercier ! Sylva, voici notre hôte. J'espère qu'en son honneur, tu voudras bien te donner un coup de peigne et changer de robe avant de te mettre à table.

Mais Sylva, poursuivant son idée, s'adressait à Alain avec autant d'aisance que si elle l'eût connu de longue date et expliquait, le visage sérieux :

— Je me promenais dans un champ, derrière l'église, lorsque j'ai vu une buse plonger droit, s'abattre à quelques mètres, dans un arbre. Des piailllements s'élevèrent, c'était affreux !... Je me suis précipitée. L'arbre n'était pas très haut, avec des branches basses qui m'ont facilement permis de grimper. Alors j'ai vu ces trois pauvres petits orphe-

lins dont la mère venait certainement d'être emportée par le rapace et qui appelaient désespérément. J'ai pensé que ce serait cruel de les abandonner ainsi !

Et, se tournant vers l'abbé :

— Tu en aurais fait autant à ma place, tonton !

Alain, à l'évocation du prêtre juché dans un arbre, éclata de rire, tandis que l'abbé Patureau haussait les épaules :

— Quel roman ! fit-il. Tu as peut-être fait erreur, ma pauvre enfant. Ces pauvres petits orphelins, comme tu les appelles, devaient être bien plus nombreux et la buse en avait déjà emporté quelques-uns. La mère était absente, et quand elle reviendra, au lieu de trouver les rescapés, il n'y aura plus ses petits et son nid même aura disparu. Voilà peut-être ce que tu as fait !

Une véritable détresse se peignit sur les traits mobiles et expressifs de la jeune fille.

— Mais c'est épouvantable, tonton, ce que j'ai fait ! Je n'avais pas pensé à cela ! J'y retourne tout de suite pour mettre le nid et les petits à la même place !

Mais l'abbé Patureau arrêta d'un geste la main qu'elle tendait pour reprendre le nid :

— Non, mon petit, tu y retourneras demain. Ce soir, nous avons un hôte et tu nous as déjà mis en retard.

— Oh ! mon oncle ! implora-t-elle.

Alain, amusé, intervint :

— Je crains, Mademoiselle, qu'il ne soit trop tard pour réparer cette erreur. Les oiseaux dorment à cette heure-ci et il sera temps de remettre demain le nid à sa place. Je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, car je suis curieux d'assister à vos exploits

sportifs ! Je n'ai jamais vu une jeune fille monter dans un arbre et dénicher les oiseaux...

Comme sa voix raillait un peu, Sylva lui jeta un regard de reproche et, sans plus insister, comme une petite fille obéissante, quitta la pièce avec une moue chagrine sur le visage.

Dès la porte fermée, l'abbé Patureau sentit le besoin d'expliquer :

— Vous devez penser que je suis un bien mauvais éducateur ! Pourtant, je ne regrette pas d'avoir fait de Sylva cette belle et saine créature à l'âge où tant d'autres ne songent qu'à dénicher un amoureux, plutôt que des oisillons !

Alain protesta :

— Je ne me permettrais pas de penser que vous avez eu tort. Que peut-on reprocher à votre élève ? Un peu d'originalité peut-être... Est-ce d'ailleurs un défaut ? Je n'en suis pas sûr !

— Vous êtes bon de prendre sa défense en même temps que la mienne, répondit le vieux prêtre en souriant avec douceur.

Il resta un instant silencieux, puis reprit au bout d'un moment, un peu songeur :

— Voyez-vous, Monsieur, le Bon Dieu m'a comblé ! Mon sacerdoce m'interdit les joies de la famille et Il m'a donné cette enfant, qui est le rayon de soleil de ma vie ! Sa mère, fille de mon frère, est morte en la mettant au monde. Son père s'est remarié peu après et est parti à l'étranger. Je n'entends plus guère parler de lui... Sylva tout petit bébé, m'a été confiée... et je l'ai gardée... Parfois, je m'inquiète un peu en songeant à l'avenir. Elle n'a pas un sou, moi non plus... Du côté de son père, je n'attends rien, car il a fondé une famille de l'autre côté des mers et ne pense guère

à cette enfant... J'espère qu'elle se mariera jeune, avant que je ne disparaisse, avec un brave garçon du pays. Elle fera une fermière modèle et une mère magnifique ! Que Dieu me garde jusque-là !

Et il s'assit en face d'Alain, devant la soupière fumante qu'Honorine venait de poser sur la table.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, doucement cette fois, et Sylva entra.

Alain remarqua qu'elle avait, suivant les conseils de son oncle, lissé ses cheveux noirs et discipliné ses boucles encadrant sagement le visage au teint mat. Une robe banale, bleu marine, de mauvaise coupe, garnie d'un petit col blanc, lui donnait l'air d'une pensionnaire.

Elle se mit à table, les yeux baissés, sans mot dire, peut-être un peu honteuse de sa tenue de tout à l'heure. Alain s'amusa de constater qu'il s'était trompé : la jeune fille qu'il avait cru voir n'était en réalité qu'une enfant, une fillette qu'on venait de gronder et qui cherchait, par une tenue exemplaire, à se faire pardonner.

CHAPITRE III

Le chant obstiné d'un coq réveilla Alain. Il entrouvrit les yeux, aperçut un rayon de lumière pâle à travers les volets. L'aube pointait. Il s'enfonça voluptueusement sous ses couvertures, la tête à demi cachée pour vaincre les bruits inhabituels, et chercha à se rendormir.

Il confondit, dans l'état de vague somnolence où il était, mais sans pouvoir retrouver vraiment le sommeil, le rêve et la réalité. Une jeune fille brune, vêtue de rouge, riait devant lui à perdre haleine, tandis que sa somptueuse voiture haletait sur une route montante. Des oiseaux tombés du nid encombraient le chemin et la jeune fille les ramassait et les jetait à Alain. Mais ils s'envolaient avant que ce dernier eût pu les saisir. Dans l'étable voisine, une vache meuglait, donnant le signal du concert à tous les animaux de la ferme. La cloche de l'église proche tinta. Le village tout entier s'éveillait.

Ce qui tira vraiment le jeune homme de son demi-sommeil, ce fut le trotinement de la vieille Honorine, le bruit du moulin à café, une casserole heurtée contre le fourneau. Puis la voix de l'abbé Patureau s'éleva et s'éteignit avec le claquement d'une porte. Alain pensa que le prêtre sortait pour aller dire sa messe matinale. Et, tout à fait réveillé, il songea à Sylva, à cette étrange petite fille au regard ardent

qui, la veille au soir, s'était tenue si sagement à table et était aussitôt montée se coucher pour, disait-elle, achever dans son lit la passionnante lecture des *Trois Mousquetaires*. Sans doute, à ce moment même, était-elle douillettement dans son lit, dormant du sommeil innocent de l'enfance, encore si proche pour elle.

Mais soudain, le son de sa voix éclata, juste sous la fenêtre :

— Buck ! Ici, Buck !

Un jappement joyeux lui répondit, qu'elle interrompit d'un éclat de rire, et Alain reconnut le rire qu'il avait cru entendre dans son rêve.

Spontanément, il bondit hors de son lit, enfila sa robe de chambre et ouvrit brusquement ses volets, qui claquèrent contre le mur avec un bruit joyeux.

Sylva leva la tête, aperçut Alain et lui sourit.

Dans la lumière douce du matin, elle lui apparut telle qu'il l'avait vue pour la première fois, vêtue de son étonnante robe rouge, les cheveux épars sur les épaules, la bouche éclatante, débordante de vitalité et d'ardeur.

A ses pieds, le grand chien roux la regardait avec adoration.

Il se pencha :

— Déjà réveillée ! Quelle courageuse petite fille vous êtes ! A l'heure où les enfants dorment encore...

Elle haussa les épaules :

— Les enfants sages ! Mais je ne suis pas une enfant sage !

Puis elle reprit son jeu : une lutte à bras-le-corps avec Buck qui roula avec elle sur le gazon en la mordillant joyeusement.

Elle ne s'occupait plus d'Alain.

Il jeta un regard sur le verdoyant spectacle du

jardin sauvage, sur les frondaisons de la forêt proche, et respira profondément.

Puis il referma la fenêtre et s'habilla rapidement. Il s'était rarement levé si tôt. C'était même parfois l'heure où il se couchait, la bouche pâteuse et mécontent de lui et de tout, après des nuits soi-disant joyeuses, passées dans des lieux à la mode. Il s'étonna de n'avoir même pas envie de prendre au lit son petit déjeuner, comme il en avait l'habitude. Une sorte de griserie était en lui, de joie de vivre, de désir de participer, lui aussi, à l'éveil heureux de la nature.

Il descendit, entra dans la salle. Honorine allait et venait et ne parut pas surprise de le voir. Elle lui apporta aussitôt son petit déjeuner : du café, du lait crémeux, du pain, du beurre et du miel. L'abbé Patureau avait dû lui-même, la veille au soir, donner des instructions pour que rien ne manquât au bien-être de son hôte, car ce ne devait pas être l'ordinaire de la maison !

Il en eut la preuve lorsque Sylva entra et s'installa en face de lui, après lui avoir dit un souriant bonjour.

Elle eut en effet un mot naïf et révélateur qui enchantait le jeune homme :

— Je vous ai attendu pour déjeuner, car je pensais bien que ce serait fête aujourd'hui et que vous seriez gâté ! Je vais profiter de l'aubaine !... Du miel, j'adore ça !...

Il interrogea :

— J'ai vu des ruches dans le jardin, vous devez en avoir tous les jours ?

Elle secoua la tête et rejeta une mèche brune qui était venue barrer son front :

— Ne croyez pas cela ! Mon oncle élève des abeilles,

mais c'est pour vendre leur miel, car il n'est pas riche ! Il n'en fait servir que lorsque nous avons des pensionnaires.

— Cela arrive souvent ?

— L'été, quelquefois... Mais ce sont toujours des vieilles dames ennuyeuses.

— Vous n'aimez pas les vieilles dames ?

Elle hésita un instant, leva les yeux vers son interlocuteur comme pour l'examiner et deviner, à la faveur de cet examen, si on pouvait lui parler franchement, puis elle sourit et en prit son parti :

— En général, je ne les aime pas beaucoup. Quand elles sont là, je ne peux ni rire, ni chanter, ni claquer les portes, ni dire tout ce qui me passe par la tête. Je me fais traiter d'enfant mal élevée... Notez que cela m'est égal, mais je pense que tonton en a de la peine. Alors je fais attention... mais je m'ennuie !

Alain éclata de rire :

— C'est donc si amusant de claquer les portes et de dire tout ce qui vous passe par la tête ?

Elle se mit aussi à rire et dédaigna de répondre.

Et, comme la collation était finie, elle se leva :

— Vous m'excusez ? Je vais aller me promener avec Buck, comme chaque matin. Si vous voulez un livre...

Mais le jeune homme l'interrompit :

— Et vos oiseaux d'hier soir, qu'en avez-vous fait ?

Elle eut une moue navrée :

— Je les ai trouvés morts tous les trois, ce matin, dans leur nid. C'est idiot ce que j'ai fait hier. J'aurais dû réfléchir, mais je réfléchis toujours trop tard !

Cet aveu fut fait d'une voix désolée, comme si la jeune fille constatait quelque chose d'irréparable et à laquelle elle ne pouvait rien changer.

Alain Mercier sourit et, comme elle se penchait

pour caresser le gros chien roux qui venait d'entrer pour la convier à la promenade habituelle, il demanda :

— Je n'ai guère envie de lire, comme vous me l'avez proposé. M'autorisez-vous à vous accompagner dans votre promenade ?

— Mais bien sûr, fit-elle simplement, enfouissant les doigts dans l'épaisse fourrure de Buck.

Puis elle se pencha, prit la tête de l'animal entre ses mains. Il la regardait de ses bons yeux affectueux et intelligents :

— Mon vieux Buck, nous aurons un compagnon, ce matin. Tu tâcheras de montrer que, toi, tu es bien élevé et tu ne courras pas après les lapins en aboyant comme un fou ?

Le chien jappa.

— Vous voyez ! fit-elle, ravie. Il a compris !

Alain n'en était pas sûr du tout, mais il se garda de la contredire.

Et ils partirent tous trois, traversèrent le jardin touffu et silencieux et sortirent par la petite porte surmontée d'une croix où, la veille au soir, Alain Mercier avait, un court instant, hésité à actionner le lourd marteau de bronze.

Tout de suite ils furent dans la campagne, suivant un petit chemin étroit, creusé d'ornières, bordé de haies sauvages, qui montait vers la forêt proche.

Pour la première fois de sa vie, Alain se trouvait, à sept heures du matin, en pleins champs. Il s'étonna des parfums divers que la terre exhalait, des bruits confus de la nature à l'orée du jour.

Buck, silencieux, marchait sur leurs talons.

Sylva, à grandes foulées, avançait, mordillant une fleur cueillie au passage.

Elle ne parlait pas. A la dérobée, Alain remarquait son visage sérieux, tendu, ses narines un peu dilatées, comme si elle eût voulu respirer toutes les senteurs de la nature, et son regard ardent qui caressait le décor familial.

Le premier, il rompit le silence :

— Vous aimez la campagne, n'est-ce pas ?

— Si je l'aime ?... fit-elle d'une voix un peu sourde. C'est-à-dire que je fais partie d'elle. Chaque sentier, chaque arbre, chaque sillon me connaît et attend mon passage, le matin. Les bêtes n'ont pas peur de moi et je n'ai pas peur d'elles. Je crois que je suis un peu une petite sauvageonne...

— Une petite sauvageonne... C'est cela, oui, c'est exactement cela. Mais une sauvageonne de race ! Savez-vous à qui vous me faites penser ?

Et comme elle le regardait, un peu surprise :

— A une jeune Océanienne à la chevelure brune, avec votre bouche éclatante, votre peau mate. Si vous mettiez des fleurs rouges dans vos cheveux, la ressemblance serait frappante.

— Vous avez été en Océanie ? demanda-t-elle, très intéressée mais nullement féminine, songea-t-il, n'ayant pas un instant deviné qu'il venait de lui faire un très grand compliment sur sa beauté.

— Non, jamais, avoua-t-il en riant. Mais des photos, le cinéma, tout cela vous donne une idée... Je suis sûr que je ne me trompe pas.

— Pas beaucoup, fit la jeune fille. Une de mes ancêtres très éloignée était de Tahiti, et l'on m'a souvent dit que je lui ressemblais.

Il triompha :

— Oui, vous avez le type remarquable des femmes

de là-bas, et cette ressemblance passerait peut-être inaperçue à Paris, car les femmes y ressemblent toutes aux gravures de mode, de la dernière mode... Vous y feriez comme les autres, vous deviendriez blonde et banale.

Elle riait si fort qu'il rit aussi.

— Je vous assure que je n'exagère pas.

Mais, déjà, elle avait repris son air grave :

— Tahiti, ce doit être beau... Et pourtant je crois que j'aimerais moins cette nature éclatante que nos belles campagnes de France à la lumière douce et aux contours atténués. Tenez...

Et, de son doigt tendu, elle montrait l'horizon :

— Vous voyez, là-bas, cette ligne sombre de la forêt. Les teintes sont fondues, noyées dans une brume bleuâtre. Vers midi, le soleil éclaire violemment les frondaisons, les revêt d'une gloire éphémère. En automne, elles semblent d'or et de cuivre, et l'hiver, on voit le ciel à travers les branches. La nature est toujours diverse, toujours changeante. De loin, la forêt a l'air d'une immense bête tapie et elle me fait un peu peur. Mais, quand j'y pénètre, je sens que c'est une amie. Les branches me caressent le visage, mes pieds s'enfoncent dans la mousse. La forêt... J'y passe des heures entières. Certains jours, je ne me lasse pas de marcher dans les sentiers à peine formés où je relève souvent les traces des sangliers. D'autres fois, je m'étends dans une clairière, les yeux perdus au ciel. Les nuages ont des formes étranges et je rêve... je rêve... Je suis tout étourdie quand je me relève...

— Vous n'avez jamais peur ?

Elle sembla tout étonnée d'entendre sa voix, et il comprit qu'elle ne songeait pas du tout à sa présence

et qu'elle venait de parler tout haut, pour elle toute seule...

— Peur?... De quoi aurais-je peur?...

— Je ne sais... Des bêtes... Des hommes...

— Les bêtes?... Elles m'adorent! Il y a un écureuil que j'ai presque apprivoisé et qui descend d'un arbre chaque fois que je passe. Une fois, j'ai vu un chevreuil et j'ai pu m'approcher à quelques mètres de lui. Il me regardait de ses grands yeux magnifiques comme pour me demander si j'étais une amie... Tout de même, il a eu des doutes et a brusquement détalé. Mais plus loin il s'est arrêté, s'est retourné, m'a regardée comme s'il hésitait encore... Les hommes?... Mais tout le monde me connaît, ici, et personne ne me fait de mal!...

Il regardait avec une surprise accrue cette fille magnifique si étrange, si différente des autres. Il émanait d'elle, malgré son accoutrement, un charme prenant, profond. Elle parlait avec une sensibilité exquise et un mélange de naïveté, de finesse et de sauvagerie qui étonnait le Parisien si snob qu'il était.

Et comme il pénétrait à l'orée du bois, il dit :

— Savez-vous que votre nom vous va à merveille? Voulez-vous que je vous dise ce qu'il signifie?

Elle répondit simplement :

— Je le sais. Sylva, en latin, veut dire « forêt ».

Il fit une moue d'approbation :

— Savante? Vous faites du latin?

— Et du grec!...

— Mâtin!...

— Je travaille deux heures par jour avec mon oncle. Cela me passionne. Il est très instruit, mon oncle, vous savez. Il aurait pu devenir quelqu'un de très connu, professeur de théologie, ou curé d'une

grande paroisse. Mais il n'a jamais voulu. Il aime trop son cher village, ses fidèles, sa vie simple et dévouée...

Elle rit, avec une suffisance voulue :

— Mais oui, Monsieur, je suis savante ! Vous pouvez m'interroger sur l'histoire ancienne, sur la poésie, sur la philosophie de Platon, sur...

— Pitié ! Grâce ! fit-il, amusé. Je me déclare vaincu ! Je ne suis qu'un affreux garçon, très paresseux, qui n'a jamais pu passer un examen et qui s'y connaît seulement en moteurs d'automobiles. D'ailleurs...

Mais elle l'interrompit en le prenant brusquement par la manche.

— Attention ! Vous alliez marcher sur un orvet...

Il s'immobilisa instinctivement et elle se pencha, souleva quelques feuilles et prit dans ses mains un objet qu'elle éleva à la hauteur des yeux du jeune homme.

Il eut un recul, cria :

— Quelle horreur ! Un serpent ! Lâchez cela !

Il frémissait de dégoût.

Sylva le regarda d'abord avec une surprise intense, puis éclata d'un rire aigu qui n'en finissait pas.

Elle parvint enfin à se calmer et dit, d'une voix où perçait un ton de protection :

— N'ayez pas peur ! C'est tout à fait inoffensif. Regardez comme il est joli !

Il surmonta sa répulsion, accepta de considérer de plus près le petit serpent qui se démenait entre les doigts de la jeune fille. Mais, comme elle l'approchait encore, il lui saisit le poignet pour l'éloigner.

— Regardez ! On dirait un objet précieux d'or et d'émaux.

Mais ce qu'il regardait, Alain, c'était la petite main fine aux doigts fuselés, à la peau brune un peu rugueuse, aux ongles cassés, qu'il tenait prisonnière.

Elle écarta enfin les doigts et le serpent glissa, tomba à terre et disparut en un clin d'œil sous les feuilles mortes. Puis elle voulut se libérer, mais Alain resserra son étreinte.

— Je serai moins magnanime que vous ! Je ne vous lâcherai pas si vite... Pas avant que vous n'ayez entendu mes reproches !

Il s'efforçait de prendre un ton sévère et, comme une petite fille craintive de réprimande, elle fronça ses sourcils, fit la moue.

— Vos reproches?... Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Vos mains... Regardez vos mains !

— Eh bien ! qu'ont-elles de si extraordinaire ?

— Vous avez des mains ravissantes, longues et fines, des doigts de petite fille racée. Or, non seulement vous ne les soignez pas, mais vous les malmenez au point d'en faire des petites pattes de sauvage !

Elle ouvrait des yeux si étonnés qu'il éclata de rire à son tour.

Visiblement, elle n'avait jamais pensé qu'elle avait de jolies mains, ni eu le goût de la moindre coquetterie !

Il prit un ton sévère :

— Asseyez-vous sur cette souche d'arbre et ne bougez pas !

Elle obéit, un peu amusée et vaguement inquiète.

Il s'assit à côté d'elle, tira de sa poche de petits instruments d'os et de métal qu'elle considéra avec surprise.

Puis il se mit en devoir de faire le manucure.

Elle le laissait faire, très intéressée.

— Vous emmenez toujours avec vous ces instruments ?

— J'ai horreur d'avoir un ongle cassé ou une petite peau qui se détache. Ma lime, mes petits ciseaux, mon polissoir me servent souvent. Des mains soignées, c'est la première des coquetteries !

Au bout d'un instant, comme un artiste admirant son travail, il prit la main de Sylva, l'éloigna un peu et la considéra, la tête légèrement penchée en clignant des yeux.

— Là ! c'est parfait ! Regardez cela, et constatez la différence, vilaine petite fille ! Qu'en dites-vous ?

— C'est joli, fit-elle, rêveuse. Mais ma peau est sèche ; vos mains, à vous, sont si douces ! Comment faites-vous ?

— Chut ! Un secret !... Une crème magique ! plaisanta-t-il. Faites-m'y penser ce soir. Je vous en donnerai un petit pot, et demain matin vous aurez des mains de satin !

— Vous êtes un ange !... Mais que c'est drôle, un garçon comme vous !

Et, bondissant sur ses pieds, elle le regarda avec une expression indéfinissable où se mélangeaient à la fois l'admiration et un peu de mépris et, prenant son élan, elle se mit à courir, suivie par Buck, et disparut au tournant du chemin.

Il resta pétrifié, croyant la voir revenir. Il attendit un assez long moment, mais le sentier resta désert.

Prenant son parti de ne s'étonner de rien avec cette étrange et attirante créature, il fit demi-tour et rentra seul, d'un pas de promenade, au presbytère où l'abbé Patureau, qui lisait son bréviaire, l'accueillit avec un bon sourire.

CHAPITRE IV

Sylva ne rentra qu'à midi, flanquée de son chien.

Alain, qui n'avait soufflé mot de leur promenade au vieux prêtre, ne sachant pas si celui-ci n'en serait pas offusqué, remarqua que la jeune fille non plus n'y faisait pas allusion pendant le déjeuner.

Cela créa entre eux une sorte de complicité qui fut loin de déplaire à Alain.

Il essaya à maintes reprises de rencontrer le regard de Sylva, mais elle semblait faire à peine attention à lui, s'adressant surtout à son oncle.

Vers la fin du repas, comme l'abbé Patureau lui demandait ce qu'elle comptait faire dans l'après-midi, elle répondit :

— Je vais aller à bicyclette à Busnières. J'ai commandé les deux livres de littérature dont tu m'as parlé, et la libraire me les a promis pour aujourd'hui.

Le vieux prêtre se tourna vers Alain :

— Et vous, cher Monsieur ? Quels sont vos projets ? Voulez-vous que je fasse préparer les articles de pêche ?

Alain hésita un court instant puis se risqua, en jetant à Sylva un coup d'œil furtif :

— Si j'osais me permettre... je vous demanderais, monsieur l'Abbé, la permission d'accompagner M^{lle} Sylva. J'adore la bicyclette, et si vous pouvez en

mettre une à ma disposition, j'en serai ravi... à moins toutefois que votre nièce ne veuille pas de ma compagnie !

Sylva fit une moue qui signifiait que cela lui était parfaitement égal.

L'abbé Patureau fit en riant :

— Cette acceptation à peine polie est une grande amabilité de sa part, n'en doutez pas ! Sylva aime l'indépendance à un degré qui confine à la sauvagerie ! Pour ma part, je ne suis pas fâché de la voir se civiliser un peu et c'est avec plaisir que je mettrai mon vieux vélo à votre disposition.

Alain remercia, un peu vexé toutefois du manque d'empressement manifeste de la jeune fille à son égard. Mais, comme il l'observait à la dérobée, il vit sur ses lèvres se dessiner un sourire moqueur ; aucune coquetterie ne s'y mêlait. C'était simplement l'ironie gamine d'une fillette s'amusant d'un innocent secret.

Le déjeuner à peine terminé, Sylva se leva de table.

— Il y a vingt kilomètres à faire, monsieur Mercier. Si nous ne voulons pas trop nous presser, il faut partir maintenant.

— Par cette chaleur ? s'inquiéta Alain. Ne serait-il pas sage d'attendre une heure ou deux ?

Et comme elle ouvrait la bouche pour protester, l'abbé intervint :

— M. Mercier a raison mon petit. Nous allons passer un moment au jardin. L'effort après le repas n'est pas indiqué. Va donc chercher ton *Histoire de la Musique*. Nous allons bavarder un peu tous les deux sur ce sujet, et si cela ennuie M. Mercier, il n'aura qu'à ne pas nous écouter !

Etendu sur une chaise longue, à l'ombre d'un immense noyer, les yeux fermés, envahi par une douce paresse, Alain, un peu à l'écart, entendait des bribes de phrases qui étaient pour lui autant d'inconnues et de révélations.

« La poésie dramatique a pour caractère de peindre les passions humaines, non directement par leur essence intime, mais par l'intermédiaire du langage, qui parle à la raison d'abord, et n'est qu'en second lieu traduit en émotions. Pour Wagner, la musique est l'expression immédiate du sentiment; là, point d'intermédiaire : le cœur parle au cœur. »

La voix chaude de Sylva s'élevait. Elle lisait, mais avec un tel accent qu'on eût dit que les mots venaient d'elle-même.

Alain se souvint d'une soirée à l'Opéra, l'hiver dernier, avec des amis férus de musique. Avec un ennui poli, il s'était borné à applaudir en même temps que la foule, ne faisant aucun effort pour ressentir l'émotion sacrée qui faisait, en ce moment, vibrer la voix de l'étonnante enfant. En elle, quel contraste ! Quelle finesse et, en même temps, quelle nature rude et directe ! On ne pouvait savoir si elle était simplement une petite sauvageonne éprise de la vie simple, ou un être d'élite aux réactions rares ! On ne pouvait savoir davantage si elle était réellement jolie, avec le contraste de ses yeux noirs, de sa bouche éclatante dans son visage étroit au teint mat.

Alain entrouvrit les paupières et la regarda.

Si, elle était jolie ! Mieux que jolie, même : d'une beauté frappante, si loin du modèle standard et banal des revues de mode parisiennes !

Il l'évoqua un instant vêtue d'une robe élégante et sobre, coiffée par un grand maître qui aurait su

donner à ses souples cheveux noirs et brillants un pli savant. Ses jambes nerveuses, au mollet haut, aux chevilles délicates, dont il devinait, sur la peau nue, les écorchures et les cicatrices, souvenirs de quelque chute, auraient eu, gainées de soie fine...

Il sursauta.

Un éclat de rire venait de le tirer de sa rêverie :

— Vous dormez, monsieur Mercier ? Vous ne semblez pas très en forme pour un exploit sportif !

.. .. .

Sylva, qui pédalait avec entrain, atteignit le sommet de la côte, et seulement alors se retourna.

A cinquante mètres derrière elle, elle aperçut Alain qui, descendu de sa machine et la poussant, montait péniblement en s'épongeant le front.

Il arriva, rouge, essoufflé, posa la bicyclette sur le talus et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur l'herbe bordant la route.

— Pour un monsieur qui aime la bicyclette, railla-t-elle, vous semblez manquer d'énergie !

— La bicyclette ?... J'ai cela en horreur ! gronda-t-il, d'une humeur de dogue.

— Vous avez dit à mon oncle...

— Oui, entendu, j'ai dit que j'adorais cela ! Eh bien ! j'ai menti !... Mais comme j'avais envie de vous accompagner et que vous n'auriez pas accepté de vous encombrer d'un compagnon si vous aviez su qu'il était incapable de monter une côte à bicyclette, il a bien fallu que je mente ! Maintenant, je vous l'avoue froidement, je n'aime que les promenades en auto !

Debout devant lui, dans la lumière étincelante, elle le considérait sans indulgence.

Il reprit :

— Oui, je sais, vous me prenez pour une mauviette. Ecoutez, si je vous ennuie trop, laissez-moi et ne vous occupez plus de moi. Je retournerai au presbytère tranquillement.

Elle rit et s'assit brusquement à côté de lui :

— Pas du tout, nous allons nous reposer un peu. Quand vous aurez repris vos forces, nous repartirons tout doucement, car nous ne sommes pas pressés. D'ailleurs, vous avez à terminer votre œuvre, monsieur Mercier ! Le moment me semble tout indiqué !

— Mon œuvre ?

Elle lui tendit, avec une moue de reproche, ses deux mains dont l'une seulement se parait d'ongles soignés et brillants.

.....

Ils arrivèrent à Busnières vers quatre heures. Alain était altéré, n'ayant pas l'habitude d'un semblable effort en plein soleil. Sylva, elle, était fraîche et dispose.

Tandis qu'elle passait chez le libraire prendre livraison des livres qu'elle y avait commandés, Alain, assis à l'ombre à la terrasse d'un café, commençait à apaiser sa soif en attendant sa compagne. Sylva réapparut bientôt, et tandis qu'Alain commandait pour elle des rafraîchissements, elle se mit à feuilleter les livres.

Il l'interrogea curieusement :

— Des romans ?

Elle haussa les épaules :

— Bien mieux que cela ! *Les Réveries d'un promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau, et les

Ceuvres choisies d'Alfred de Vigny. J'adore Rousseau ! Mon oncle voudrait me faire aimer Chateaubriand, mais cela m'est impossible. Il est trop artificiel ; ses enthousiasmes me paraissent dictés et faux. Tandis que Rousseau ! Quand on le lit, on l'évoque, sa boîte de botaniste accrochée à l'épaule, parcourant champs et forêts, en proie à son inspiration sacrée, si proche de la vraie nature. Je crois...

Mais elle s'interrompit soudain, devant la mine contrite du jeune homme. Et, simplement, elle éclata de rire :

— Je crois surtout que je vous ennuie !...

Il protesta avec ferveur :

— Non. Ne dites pas cela ! Vous m'intéressez prodigieusement, au contraire ! Mais, en même temps, je me sens un peu honteux de ma propre ignorance... Je comprends qu'il y a tout un domaine de joies qui m'échappe et je suis un peu confus de me le voir révélé par une petite fille comme vous.

Il réfléchit un instant, puis continua, tandis qu'elle le fixait gravement de ses magnifiques yeux noirs :

— Une chose m'intéresserait : c'est de voir vos réactions dans un autre cadre, au milieu d'une autre vie que celle que vous connaissez.

— Comment cela ?

— Vous n'avez jamais été à Paris ?

— Non.

— Vous seriez heureuse d'y aller ?

Les yeux de la jeune fille brillèrent :

— Oui !... D'y passer... Ce doit être si beau : Notre-Dame au coucher de soleil, le Palais du Louvre, si plein de souvenirs,... les musées et toutes leurs merveilles.

Mais il secoua la tête en souriant :

— Ce n'est pas ce que je veux dire, incorrigible petite poétesse : je parle du Paris où j'évolue...

Puis il se mit à lui parler de son existence à lui, de ce Paris mondain loin duquel il se sentait dépaysé. Tandis qu'il décrivait, elle imaginait les Champs-Élysées, parcourus par une foule élégante, sillonnée d'autos luxueuses. Des femmes fardées, couvertes de bijoux et de fourrures ; des spectacles somptueux ; les courses ; le Bois... Pêle-mêle, il suscitait en elle des images inconnues. Parfois elle hochait la tête, disait :

— Oui, ce doit être très beau...

Ou bien elle restait silencieuse, le menton dans ses mains, l'air pensif.

Soudain, il se pencha davantage vers elle :

— Tenez, je vous vois vêtue d'un costume tailleur très net, très sport, vos jolies jambes gainées de soie, vos cheveux disciplinés, un peu de poudre sur les joues, oh ! très peu ; votre teint mat n'a pas besoin d'être retouché... Ou encore en robe du soir rose safran... très pâle, avec, seules notes dominantes, vos cheveux si noirs et vos lèvres si rouges... Vous auriez un succès, un succès fou !...

Elle se rejeta soudain en arrière, comme si elle se réveillait, secoua la tête :

— Vous vous moquez de moi, monsieur Mercier !...

Je crois plutôt que je serais tout à fait ridicule ! Vos Parisiens seraient loin de m'admirer ! D'ailleurs, mon destin n'est pas là, mais ici...

Il répliqua un peu vivement :

— Mais oui, comme m'a dit votre oncle : elle sera une excellente fermière, une parfaite mère de famille !

Son ton raillait. Elle se cabra cette fois, et violemment :

— Eh bien ? N'est-ce pas mieux que l'existence futile de vos Parisiennes pomponnées et fardées?... Et puis, à moi, il faut de l'air, du soleil, de l'espace... Je mourrais d'ennui dans votre sombre ville !

Elle se leva, comme pour clore l'entretien.

Ses yeux noirs brillaient ; ses lèvres, un peu serrées l'une contre l'autre, tremblaient légèrement.

— Ne soyez pas fâchée, dit-il alors doucement en se levant aussi. Je crois ne vous avoir dit que des choses très aimables et vous semblez m'en vouloir.

Elle ne répondit pas.

Ce n'est que beaucoup plus tard, tandis qu'à la nuit tombante ils atteignaient les premières maisons des Estables, qu'ayant mis pied à terre pour passer sur le petit pont de pierre conduisant au presbytère, elle se tourna soudain vers lui pour lui dire, d'une voix un peu sourde :

— Je ne suis pas fâchée, mais il est inutile de m'apporter un doute, un regret... Je suis heureuse, monsieur Mercier, et je veux pouvoir continuer à me contenter du simple bonheur qui vous semble, à vous, quelconque... Mais puisque je ne puis en connaître d'autre...

— Sage petite fille ! fit-il, attendri. Allons, c'est entendu, je ne vous parlerai plus de tout cela... Faisons la paix.

Il lui tendit la main. Avec un sourire, elle y mit la sienne. Alors, mi-plaisant, mi-sérieux, il éleva jusqu'à ses lèvres les doigts fuselés et les baisa.

CHAPITRE V

Deux autres journées passèrent. Sylva, complètement apprivoisée maintenant, ne quittait guère son camarade imprévu.

De longues marches, suivies d'heures de nonchalance passées au jardin, une partie de canotage, une autre de pêche, tout cela remplit si bien le temps que le jeune homme fut tout surpris, le troisième jour, de voir entrer au presbytère le mécanicien qui lui rappela que le car passait le lendemain matin.

Il ajouta :

— Je viens de recevoir les pièces de rechange. Vous pourrez revenir la semaine prochaine, monsieur Mercier, chercher votre voiture ; elle sera prête, à moins que vous ne préféreriez que je vous la fasse conduire à Tournon où vous serez demain soir ?

Alain se tourna vers l'abbé Patureau, qui lisait en parcourant à petits pas une allée du jardin :

— Monsieur l'Abbé, puis-je vous demander l'hospitalité cinq jours encore, si ce n'est pas abuser ? Je pense qu'il serait absurde d'aller m'enterrer une semaine à Tournon, où je périrais d'ennui, alors que ma « captivité » aux Estables me semble fort agréable, grâce à votre bon accueil !

Le vieux prêtre, qui s'était approché, sourit :

— Tiens, tiens !... Vous voici converti au charme

de la campagne? Cela ne m'étonne pas... Je serai ravi de vous garder un peu plus longtemps, et ma sauvageonne sera également enchantée d'avoir quelque temps encore son compagnon de promenade.

La « sauvageonne » qui, à quelques pas de là, étendue à plat ventre dans l'herbe, lisait un livre sans doute passionnant, ne daigna même pas répondre.

Et comme, le mécanicien une fois parti, Alain s'approchait d'elle et demandait, légèrement vexé :

— Vous avez entendu, mademoiselle Sylva? Je reste encore un peu ici... Cela ne vous ennuie pas, j'espère?

Sylva, sans quitter son livre des yeux, répondit tranquillement :

— J'en serai quitte pour traîner jusqu'à La Voulte, demain, un pauvre gars qui a la bicyclette en horreur et qui se croira obligé de m'accompagner.

— Vous allez à la Voulte demain?

— Oui; je vais voir une vieille dame que j'adore — une exception, celle-là, puisque je vous ai dit que je n'aimais pas les vieilles dames! — C'est M^{me} de Gandac, la châtelaine du pays, une bonne personne qui s'est prise d'amitié pour moi et me fait donner des leçons de piano. J'y vais deux fois par semaine.

— Quelle jeune fille occupée et savante vous êtes! fit Alain d'un ton mi-moqueur, mi-admiratif. En tout cas, votre réflexion de tout à l'heure est fort désobligeante à mon égard et ma dignité s'oppose à ce que je vous accompagne! Vous en serez quitte, comme vous dites, pour pédaler toute seule et vous ennuyer sur le chemin! Vous regretterez le charmant compagnon que je suis!

Elle se mit à rire, sauta sur ses pieds et appela Buck qui, à demi somnolent à côté d'elle, ouvrait de

temps à autre ses yeux pour voir si sa maîtresse était toujours là :

— Viens vite, mon vieux Buck ! Mon ami, mon seul ami !... Avec toi, au moins, je ne me dispute jamais !

.....

Alain tint parole et n'accompagna pas Sylva. D'ailleurs, à peine le déjeuner fini, la jeune fille se leva, dit à son oncle :

— Je vais chez M^{me} de Gandac, pour ma leçon de piano ! A tout à l'heure, tonton chéri !

Elle ajouta, en se tournant vers Alain :

— A ce soir, monsieur Mercier ; bonne journée !

Le jeune homme décida, puisque sa bruyante et trépidante compagne l'abandonnait ainsi, de passer une journée de repos à l'ombre d'un des grands arbres du jardin. Il choisit, dans la bibliothèque de l'abbé, un livre dont le titre ne lui parut pas trop austère, installa sur la pelouse une chaise longue et s'étendit paresseusement. Buck, tout désesparé par le départ de Sylva, se coucha aux pieds du jeune homme et ne tarda pas à s'endormir.

Il faisait un temps exquis. La chaleur était tempérée par une légère brise. Alain n'apercevait le ciel qu'à travers les branches du gros orme qui l'abritait du soleil. Une douce torpeur l'envahit. Il laissa retomber son livre et rêvassa, les yeux mi-clos.

Il songea à l'imprévu de ces courtes vacances qu'il avait d'ailleurs volontairement prolongées. Pour la première fois, il s'interrogea :

« Comment se fait-il que, moi qui ai horreur de la campagne, je n'aie pas fui dès que possible ce pate-

lin qui m'avait paru, à première vue, sinistre?... »

Sinistre?... Sous ses yeux s'étendait le beau paysage auquel il s'était si vite accoutumé : le jardin sauvage et luxuriant, puis, au-delà du mur qui le clôturait, le village avec ses toits bruns ou couleur de rouille, et plus loin, bordant l'horizon, la tache sombre et âpre des roches où, par endroit, on apercevait le lacet clair de la route. De là-bas, au volant de sa voiture, il avait entrevu pour la première fois Les Estables...

Les Estables... Les quelques jours qu'il y avait passés avaient paru si courts, lui apportant tant de révélations, tant de pensées si neuves, si étonnantes pour le Parisien qu'il était... Sa pensée dériva. L'étrange et ardent visage de Sylva lui apparut, non pas flou comme il arrive en rêve, mais net et précis, comme si la jeune fille avait été près de lui.

Il s'avoua que, sans elle, le séjour aux Estables eût été mortellement ennuyeux et que toutes ces révélations, toutes ces surprises venaient incontestablement d'elle.

« Quelle attachante petite fille ! se dit-il. Il me semble que je la connais depuis toujours ! Si confiante par moment, à d'autres instants sur la défensive, comme une créature toute neuve que rien de ce qui est bas et laid n'est venu ternir. »

Il rêvassa encore, laissant sa pensée vagabonder sans contrôle.

« Son oncle se trompe grossièrement, le brave homme, en s'imaginant qu'il est dans le vrai en l'élevant ainsi... Il en fait un être à la fois sauvage et raffiné, et son avenir n'est pas si facile qu'il veut bien le croire ! Que deviendra-t-elle ? Epouser un paysan, devenir fermière?... Elle est trop fine, trop racée pour cela, trop savante aussi... Alors ? Epouser

un petit employé de la ville voisine ? Elle étoufferait... Elle a besoin d'air et d'espace et en même temps de tous les raffinements de vie nécessaires à une créature d'élite... Si j'étais son oncle, je serais bien inquiet... »

Soudain, il fut surpris lui-même du tour que prenaient ses pensées. Il rit tout haut, et Buck sursauta en levant vers lui sa tête intelligente aux yeux magnifiques.

Le jeune homme le caressa :

— Oui, mon vieux Buck, je divague... Elle est très gentille, ta Sylva, mais j'ai autre chose à faire que de penser à son avenir ! Une semaine de vacances encore et le départ. La Côte d'Azur, Paris, mes amis, ma vie agitée — que j'aime ! — et ta charmante maîtresse ne sera plus qu'un vague souvenir estompé.

Le chien continuait à le regarder, immobile, interrogateur.

— Quels yeux graves tu as, mon vieux Buck ! Tu ne me crois pas ?... Tu penses que je ne pourrai pas oublier Sylva ?... Bien sûr, pour ton cœur de chien, elle est tout, elle est l'univers !... Mais pour moi, ce n'est qu'une petite bonne femme étrange qui a rendu mon séjour forcé ici très agréable. Et c'est tout, ... c'est tout... Non, tout de même, tu ne crois pas que je suis amoureux d'elle ?...

Et tandis que le jeune homme se soulevait pour le caresser, le chien jappa, comme pour acquiescer.

Alain se mit à rire :

— Non, Buck, je ne suis pas un gamin qui se laisse prendre ainsi. Pour te prouver mon détachement complet, je t'offre une belle promenade, sans « ELLE », et tu constateras que cette promenade sera aussi agréable que si Sylva nous accompagnait !

Ils prirent tous deux le chemin maintes fois emprunté, qui monte vers la forêt.

Alain, très joyeux, sifflait. Il marcha longtemps, traversa la forêt, descendit l'autre versant de la colline.

Le paysage changeait, devenait moins âpre ; un ruisseau serpentait dans un pré, suivant la vallée.

Un chemin bordé de haies fleuries conduisait vers un village dont on apercevait les premières maisons.

Soudain, Alain s'immobilisa, cligna des yeux.

Là-bas, sur le chemin, ce couple qui marchait, venant vers lui... La femme ressemblait étrangement, de loin, à Sylva. Même démarche souple et rythmée, même tache sombre des cheveux. L'homme, qui tenait à la main une bicyclette, semblait jeune. Soudain, Buck jappa et fila comme une flèche.

Interdit, Alain le vit atteindre le couple, bondir autour de la promeneuse.

— Mais c'est elle ! fit Alain à mi-voix, c'est Sylva ! Par exemple ! Qu'est-ce que cela veut dire ?... Décidément, la pure et jeune créature est comme les autres ! Elle raconte à son oncle qu'elle va prendre une leçon de piano, mais elle a tout simplement rendez-vous avec son amoureux ! Je comprends maintenant pourquoi elle m'a si bien laissé tomber ! Elle a même fort adroitement manœuvré pour m'empêcher de l'accompagner, la petite rusée !

Une mauvaise humeur subite s'était emparée de lui. Il fut sur le point de rebrousser chemin ; mais, soudain, sa détermination fut prise. Il resterait là, attendrait que Sylva vînt jusqu'à lui, et lorsqu'ils seraient seuls ensemble, il lui ferait de la morale. Son oncle était naïf et aveugle. Il se devait, lui, de

faire comprendre à la jeune fille le danger qu'elle courait.

Il se sentait soudain une responsabilité de grand frère à l'égard de cette gamine inconsciente.

Il s'assit au bord du chemin et attendit.

« Elle va être bien ennuyée de me voir là ! » pensa-t-il.

Mais il fut tout surpris de voir Sylva avancer tranquillement aux côtés de son compagnon et se mettre à rire en le voyant.

— Je pensais bien que vous n'étiez pas loin, monsieur Mercier, puisque Buck était là !... C'est gentil à vous d'être venu au-devant de moi !

Et elle présenta son compagnon :

— Jean Rontaix, un voisin...

Les deux hommes se serrèrent la main, mais avec beaucoup de réserve. Jean Rontaix devisageait Alain Mercier avec un peu de hauteur, tandis que ce dernier remarquait à la dérobée que le jeune homme, qui semblait avoir environ vingt ans, était grand, mince et vigoureux. Il était vêtu en paysan, mais en paysan aisé et soigné.

Sylva se tourna vers lui :

— Au revoir, Jean. Je suis contente de t'avoir rencontré. Si cela ne t'ennuie pas, je te laisse ma bicyclette. Je vais revenir à pied avec M. Mercier. Je reviendrai demain chercher mon vélo.

— Au revoir, Sylva.

Ils se serrèrent la main, et Alain ne put déceler, dans cet adieu, autre chose que la poignée de mains loyale de deux camarades.

Sylva et lui prirent, en silence d'abord, le chemin du retour.

Le premier, Alain parla :

— Cette leçon de piano s'est bien passée ?

— Très bien, répondit-elle avec beaucoup de naturel.

Alain hésitait à engager la conversation dans le sens où il le désirait.

Sylva avait l'air si sereine, si loin de se douter de ce qu'il pensait ! De toute évidence, elle ne s'imaginait pas que le jeune homme s'arrogeait un droit de contrôle sur sa vie privée !

Soudain, il se décida et s'arrêta brusquement de marcher.

Surprise, elle se tourna vers lui :

— Fatigué ?...

— Non... J'ai à vous parler. Asseyons-nous ici.

Son ton était bref et impératif. Elle obéit, sans songer à se rebeller, et leva vers lui un visage interrogateur.

Alain la regarda bien en face et, sévèrement :

— Vous trouvez que c'est très joli, ce que vous faites là ?

Un sincère étonnement se peignit sur les traits de la jeune fille :

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas ! Qu'ai-je fait ?

— Vous savez de quoi je parle. Abuser ainsi de la confiance que votre oncle vous témoigne ! Vous êtes inconsciente, je pense ; c'est votre seule excuse. Mais heureusement que je suis là pour vous ouvrir les yeux et vous crier « casse-cou » !

Elle continuait à le regarder de la même façon, comme s'il divaguait.

— Ne prenez pas cet air innocent ! Vous savez très bien que c'est mal !

Elle cria :

— Mais vous m'ennuyez, à la fin ! Parlez franchement ! Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : qu'une petite fille qui prend le prétexte de soi-disant leçons de piano pour donner rendez-vous à son amoureux agit fort mal et fort dangereusement pour elle.

Il n'avait pas fini sa phrase qu'une gifle cinglante, lancée à toute volée, le frappait à la joue.

Sylva, bondissant sur ses pieds, rouge de colère, les yeux brillants et pleins de larmes, cria :

— Buck ! Viens ! Allons-nous-en !

Et elle partit en courant, suivie du chien trottant à ses côtés.

Interdit, stupéfait, Alain resta un instant immobile, frottant sa joue brûlante.

Puis il s'élança à la poursuite de Sylva.

Il eut quelque mal à la rattraper, mais parvint enfin à sa hauteur, la saisit par le poignet et la força à s'arrêter.

— Sylva... Sylva,... je vous en prie... Ne soyez pas fâchée. J'ai voulu vous parler en ami, comme un grand frère...

Elle luttait pour essayer de se dégager.

— Laissez-moi... Je vous déteste !...

— Sylva,... ma petite Sylva, je n'ai pas voulu...

Mais, soudain, elle cessa de se débattre, et un flot de paroles jaillit de ses lèvres :

— Vous m'avez insultée sottement, sans savoir... Je suis incapable d'une cachotterie à l'égard de mon oncle, incapable d'une vilaine action... Et parce que, en Parisien qui ne connaît rien de pur, rien de net, vous voyez tout de suite le mal et le mensonge, vous me rencontrez avec un garçon qui ne m'est rien

qu'un ami d'enfance, vous vous imaginez tout de suite... Oh ! c'est mal... c'est mal !...

Elle n'était plus qu'une petite fille blessée, prête à pleurer. Des larmes commençaient à rouler sur ses joues.

Alain fut bouleversé :

— Pardon, pardon, Sylva !... Je suis un imbécile. Ne m'en veuillez pas. Je n'ai pas réfléchi un instant. Vous avez raison : je ne connais que le mal et vous êtes la pureté même...

Elle pleurait doucement maintenant, essuyant ses yeux du revers de sa main, comme une enfant.

Il restait immobile devant elle, gauche et interdit comme tout homme devant une femme qui pleure. Il se bornait à répéter :

— Pardonnez-moi, Sylva... Ne m'en veuillez pas...

Elle reprenait peu à peu son calme.

— Oh ! je ne vous en veux pas... Je n'aurais pas dû être bouleversée à ce point. Cela n'en valait pas la peine. Mais c'était si bête de soupçonner cela ! Jean, mon amoureux !

Avec la promptitude d'une enfant qui passe des pleurs à la joie, elle riait maintenant, des larmes encore au bord des yeux.

— Il n'y a pas bien longtemps, Jean et moi nous nous disputions comme des gosses. Je me souviens encore de la mèche de cheveux qu'il a arrachée, un jour de colère, parce que j'avais perdu ses billes !

Alain rit à son tour :

— Et moi, je me souviens de la belle gifle que j'ai reçue, si bien méritée, d'ailleurs !

— Oh ! c'est vrai... J'ai frappé un peu fort. Vous m'en voulez ?

— Je vous en voudrai tout le temps que ma joue

sera brûlante. Regardez. Je suis sûr que vos doigts y sont encore marqués !

Elle se mit sur la pointe des pieds pour l'examiner.

— C'est vrai, votre joue est toute rouge !... Et elle brûle encore un peu, continua-t-elle en mettant sa main — doucement cette fois — sur le visage d'Alain.

Innocemment, elle prolongea un instant sa caresse.

— Vous me pardonnez à votre tour ? demanda-t-elle, son visage tout près du sien.

Mais Alain eut un brusque recul, saisit la main de la jeune fille et l'éloigna de lui.

Il bougonna :

— Oui, car vous n'êtes qu'une enfant. Et j'étais stupide de penser que vous puissiez avoir un amoureux !

Un instant fugitif, il avait eu la tentation de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui en couvrant de baisers son beau visage émouvant. Elle était si près de lui, sans défense, son jeune corps libre sous la robe légère, et cette main fraîche sur sa joue !... Un éblouissement l'avait pris, qu'il cachait maintenant sous une brusquerie voulue.

Elle protesta, très vexée :

— C'est le jour des amabilités ! Après m'avoir reproché — et en quels termes ! — d'avoir un amoureux, vous prétendez maintenant que je suis incapable d'en avoir un ! Pourquoi ? Je suis laide ? Difforme ? Repoussante ? Hideuse ?...

— Tout cela à la fois, c'est cela, insupportable enfant ! fit Alain, amusé malgré lui. Enfin, je conclus de tout cela que ce Jean Rontaix n'est rien pour vous, rien qu'un ami d'enfance...

Il s'étonna lui-même du ton d'allégresse avec lequel il avait prononcé ces mots et, coïncidence, au même

moment il rencontra le regard de Buck, inquisiteur et presque humain.

— Ma parole, ce chien a une façon de me regarder, de m'interroger, de m'affirmer des choses...

Sylva leva sur Alain des yeux stupéfaits.

— Que dites-vous ?

— Oh ! je ne divague pas ! Mais vous ne pouvez pas comprendre ! C'est un secret entre Buck et moi... Mais tu te trompes, mon brave Buck, tu te trompes, je t'assure !...

Il se forçait à plaisanter, mais Sylva perçut dans sa voix un fléchissement, une pointe d'émotion dont elle ne put saisir le sens.

CHAPITRE VI

Alain était seul, étendu paresseusement sur la pelouse, devant la maison.

Il songeait.

Comment se faisait-il que ce séjour aux Estables ait passé si vite ? Lui qui abhorrait la campagne, qui n'aimait que les stations estivales mondaines, qui ne connaissait que la vie trépidante des snobs, comment se faisait-il qu'il pût se plaire ici ?

Cette possibilité de rêverie qu'il découvrait enfin, ce retour bienfaisant en lui-même, cette paix ne lui pesaient pas.

Sylva était partie pour sa leçon de piano. Il avait juré de ne pas aller au-devant d'elle au retour. Il s'était senti si ridicule, si diminué aux yeux de la jeune fille, qu'il voulait faire montre de maîtrise et s'affirmer à lui-même qu'il pouvait parfaitement rester un après-midi entier sans sa présence.

Et puis il voulait lutter aussi contre cette émotion si neuve pour lui qui l'avait bouleversé la veille.

Soudain, le bruit irritant d'un klaxon puissant, derrière la porte du presbytère, le fit sursauter. Presque aussitôt, la sonnette tinta sous la pression d'une main impatiente, presque indiscreète, songea Alain.

Honorine parut sur le seuil de la maison, essuyant à son tablier ses mains rouges.

Avant qu'elle ait eu le temps d'atteindre la porte, la sonnette à nouveau se fit entendre, longuement, impérieusement.

La vieille bonne bougonna :

— Ben ! y sont pressés, ceux-là !

Puis, le portillon ouvert, elle eut un recul.

Deux jeunes femmes, l'une aux cheveux blond platine, l'autre à la crinière d'un rouge agressif, toutes deux en pantalon corsaire, la poitrine pointant sous des chandails de couleur vive, faisaient irruption dans le jardin.

D'un bond, Alain fut sur ses pieds, partagé entre la joie de voir des amies et une sorte de honte et de gêne.

— Minouche ! Tiennette ! Quelle surprise !

— Mon petit Alain ! Alors, c'est vrai, ce que nous pensions ? Vous êtes prisonnier ? Quelle méchante sorcière vous retient ici ?... Nous venons vous libérer !

Honorine écarta brutalement les deux jeunes femmes et se planta entre elles :

— Prisonnier ? M. Alain ? Vous nous prenez pour des bourreaux ? Pour des gardiens de prison ? Si c'est pas malheureux d'entendre ça ! M. le Curé qui s'est donné tant de mal !... Et regardez-le, votre M. Alain ! Pas vrai qu'il a pris des couleurs ? Quand il est arrivé il était blanc comme tous les pauvres Parisiens qui savent pas respirer l'air de la campagne !

Alain l'interrompit en riant :

— Ne vous tracassez pas, ma bonne Honorine : mes amies plaisantaient ! Elles m'attendaient sur la Côte d'Azur. Je leur ai écrit non pas pour me plaindre, mais pour leur raconter mes aventures.

L'une des jeunes femmes poursuivit :

— Et comme nous ne pouvons pas nous passer de lui, nous venons le chercher, voilà !

Honorine tourna le dos, et Alain l'entendit grommeler en s'éloignant :

— Et vous pouvez l'emmener!... Ils sont tous du pareil au même...

Alain essaya de rire, mais son rire sonnait faux. Il était horriblement gêné.

Il crut bon de demander à très haute voix, afin qu'Honorine, déjà éloignée, entendit :

— Et vos maris respectifs, Mesdames, où sont-ils ?

— Dans la voiture, avec André le chauffeur. Nous pensions que vous creviez d'ennui ici. André va rester à l'auberge et ramènera votre voiture à Antibes dès qu'elle sera prête. Et tous les quatre, nous allons vous emmener. Allez vite chercher votre valise !

Alain pâlit un peu :

— M'emmener ? Quelle idée ? La voiture sera prête après-demain et nous nous retrouverons là-bas ! Vous m'avez pris pour un prisonnier et vous voulez maintenant que je parte comme un voleur ! L'abbé ne rentrera que ce soir, il est parti voir des malades. Je ne peux partir ainsi sans lui dire au revoir et sans le remercier. Je n'ai jamais vu un aussi brave homme...

Tiennette, la femme aux cheveux roux, éclata de rire :

— Alain ne veut pas partir sans recevoir l'absolution !...

— C'est marrant ! fit Minouche en riant.

Alain sursauta.

Ainsi, c'était cela, ses amies?... Ces jeunes femmes

du meilleur monde, mais qui trouvaient bon de s'habiller comme des excentriques, sans craindre de choquer la sagesse paysanne, et qui employaient des mots de voyou ?

Il dit doucement, ayant pris son parti de la situation et désireux avant tout de sauvegarder sa réputation auprès de ses hôtes :

— Ecoutez-moi, vous deux. Vous allez être très gentilles. Je vous promets de partir avec vous. Dans une heure, deux au plus, je serai à l'auberge. Vous allez vous y rendre tout de suite avec vos époux. Devant un pernod bien tassé, vous pourrez patienter. Je vais préparer mes affaires et attendre le retour de l'abbé. Mais, croyez-moi, votre place n'est pas ici... Je vous expliquerai...

— Oh ! nous avons compris. Monsieur joue les ascètes, les petits jeunes gens sérieux...

— Minouche, tu es stupide !

Tiennette haussa les épaules et prit son amie par la main :

— Viens, Minouche ; il a peut-être raison. Tu as vu la touche de la vieille bonne ?... Alain doit avoir un faible pour elle !

Elles éclatèrent de rire toutes deux et partirent en courant. Arrivées à la porte, elle se retournèrent, toujours riant :

— A tout à l'heure, beau ténébreux ! Nous vous laissons seul avec votre conquête !

Quelques secondes après, Alain entendit démarrer la voiture.

Il respira profondément et passa la main sur son front trempé de sueur.

Ainsi, c'était fini ! Cet heureux intermède dans sa

vie, ce calme bienfaisant qui avait agi sur lui à la manière d'une cure de désintoxication... Et le rire de Sylva qu'il n'entendrait plus...

Brusquement, sa décision fut prise : il la reverrait, coûte que coûte, pour lui dire adieu. Il ne pouvait partir ainsi.

Il courut à la remise, prit le vieux vélo qui s'y trouvait, et quelques minutes après il pédalait courageusement sur la route.

Le château de M^{me} de Gandac était éloigné de quelques kilomètres. Il les parcourut à une vitesse dont il ne se serait pas cru capable.

Arrivé au but, essoufflé mais content de la décision prise, il sonna et expliqua à la bonne qui était venue lui ouvrir qu'il s'excusait de déranger M^{lle} Sylva au milieu de sa leçon, mais qu'il avait quelque chose d'important à lui dire.

On l'introduisit dans un salon Empire du meilleur goût, et presque aussitôt Sylva parut.

Elle était toute pâle. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, elle se jeta vers lui :

— Mon oncle !... cria-t-elle. Il est malade ? Qu'est-il arrivé ?

Alain lui saisit les mains :

— Mais rien, mon petit, rien, je vous le jure !... Je vous ai fait peur. Je vous demande pardon. Je ne voulais pas partir sans vous voir...

— Partir ?... Vous partez ?...

Alain crut percevoir un fléchissement dans sa voix.

— Oui, Sylva. Des amis à moi viennent d'arriver. Je ne les attendais pas. J'espérais avoir encore deux jours pour rester tranquillement au presbytère. J'aurais bien préféré rester, mais mes amis ne le comprendraient pas et m'en voudraient de leur avoir

fait faire pour rien ce long voyage. Il faut m'excuser, Sylva, si je vous quitte aussi brusquement... Croyez bien...

— Mais vous êtes libre, fit-elle calmement, ayant retrouvé le son de sa voix naturelle. Je vous remercie pourtant d'être venu me dire au revoir.

Et elle ajouta en souriant :

— Pour vous qui avez horreur du vélo, c'est une marque de sympathie que je n'oublierai pas.

Elle raillait, mais Alain percevait son trouble. Il dit, très doucement :

— Je vous remercie, petite Sylva, pour tout...

— Pour tout quoi ?

— Je ne saurais vous expliquer... En tout cas, je vous promets que je reviendrai vous voir.

Elle secoua la tête :

— On dit toujours cela... et on ne revient pas ! Vous oublierez vite Les Estables, et le presbytère, et la petite Sylva aux mains rugueuses...

Et elle ajouta :

— C'est adieu qu'il faut dire, Alain.

Mais il répéta plusieurs fois, en lui serrant les mains :

— Au revoir, Sylva.

Et, brusquement, il se détourna, quitta la pièce et reprit le chemin des Estables, avec au cœur une tristesse dont il ne parvenait pas à se rendre maître.

Il était à peine rentré au presbytère et s'apprêtait à faire sa valise quand l'abbé Patureau parut.

Alain lui expliqua les événements, et l'abbé l'approuva entièrement de ne pas décevoir ses amis.

— J'ai aperçu en passant devant l'auberge une

belle voiture et deux messieurs et deux dames assis à la terrasse. Tiens, me suis-je dit, encore des Parisiens ! Les Estables, ma parole, deviendraient-elles un lieu de tourisme ?

Il rit :

— Je n'avais pas pensé que c'étaient vos amis. Je le regrette, car je leur aurais dit de venir vous attendre ici. Ils auraient été beaucoup mieux dans le jardin, et Honorine leur aurait servi du sirop de groseille, bien meilleur que le pernod qu'ils buvaient !

Alain ne put s'empêcher de rire à son tour :

— Je ne pense pas que cela aurait plu à Honorine. Elle a aperçu ces deux jeunes femmes et les a considérées comme Satan en personne. J'ai dû considérablement baisser dans son estime !

— Bah ! fit le vieux prêtre, il faut vivre avec son temps ! Les femmes, maintenant, s'habillent comme des garçons, et les plus honnêtes d'entre elles se donnent un genre qui aurait fait rougir nos mères... Ce n'est qu'une apparence !

— Vous êtes bon, monsieur l'abbé ! Bon et indulgent...

— Si un prêtre n'était pas bon et indulgent, qui le serait, mon ami ? Allez, allez faire votre valise et retrouver vos amis qui doivent s'impatienter.

— Pendant ce temps, monsieur l'Abbé, préparez ma petite note.

L'abbé fit un geste de la main, comme pour minimiser la question :

— Quel dommage qu'il faille toujours parler argent ! J'aurais voulu, monsieur Mercier, pouvoir vous considérer comme un ami.

— Cela n'empêche pas notre sympathie mutuelle, monsieur l'Abbé.

— J'en suis bien persuadé. Allons, je vais aller faire votre petite note.

— Ne la faites pas trop petite, monsieur l'Abbé, fit Alain en riant. Pensez à vos pauvres !

De sa chambre, où le jeune homme terminait sa valise, il jeta un dernier regard sur le vaste et tranquille horizon. Sincèrement, à ce moment, il ne doutait pas qu'il ne revienne un jour. Il se sentait attaché à ce beau pays comme s'il y laissait quelques fibres de son cœur.

Lorsque le prêtre lui eut tendu le petit bout de papier où il avait inscrit ses comptes, Alain eut un sursaut.

— Ce n'est pas possible, monsieur l'Abbé ! Vous vous trompez ! Je vous dois au moins le double !

Et comme l'abbé faisait un geste de protestation, le jeune homme ne lui en laissa pas le temps :

— Laissez-moi alors ajouter à cette somme dérisoire une offrande pour vos pauvres. Vous en ferez l'usage qui vous semblera bon, et je sais que cet argent sera bien employé.

Puis il se rendit à la cuisine, remercia aimablement la brave Honorine et voulut lui glisser un billet dans la main. Mais elle se récria si fort qu'il n'osa insister, de peur de la blesser.

A la porte du presbytère, il se retourna longuement.

Le vieux prêtre, debout à l'entrée de la maison, lui fit un signe amical de la main et cria :

— Adieu, monsieur Mercier !

Après l'adieu de Sylva, c'était bien la fin de cette courte aventure. Mais quelque chose pourtant, au plus profond d'Alain, affirmait que ce n'était pas fini, qu'il y aurait une suite à cette fantaisie du destin qui avait jeté ce Parisien blasé, un peu cynique et

léger, au sein même d'un éden où l'on ne connaissait que la pureté, la simplicité et la paix du cœur...

.. .. .

Il fut accueilli, devant l'auberge, par des hourras bruyants. Le contraste fut si grand qu'il eut quelque mal à paraître heureux de revoir ses amis. Mais au bout de quelques kilomètres d'une course folle, il retrouva peu à peu sa tournure d'esprit habituelle, se mêla aux plaisanteries des autres et apprit avec amusement les derniers potins et les détails d'une existence qui allait le reprendre tout entier.

CHAPITRE VII

Alain remonte en flânant les Champs-Élysées. Il fait un temps magnifique, un temps d'automne parisien, doré et tiède. La douceur de l'été finissant se mêle à la nostalgie d'octobre proche.

Le jeune homme ne s'étonne même plus d'être sensible désormais à ces diverses et innombrables émotions que procure la beauté, sous quelque forme que ce soit. Depuis son court et étonnant séjour aux Estables s'est éveillé en lui tout un monde qui dormait. Autrefois, d'une semblable promenade, il n'eût goûté que le plaisir du Parisien à fouler l'asphalte d'une grande avenue — ou plutôt non : il n'eût pas fait cette promenade ! Au volant d'une voiture de luxe, à toute allure, il aurait atteint l'Etoile sans rien voir..

Aujourd'hui, il flâne, en paresseux et en poète. Les feuilles crissantes et cuivrées qui tombent des arbres, le rire d'un enfant, la douce caresse du soleil, une passante entrevue l'espace d'un instant, jeune et riieuse, au bras d'un homme qui la regarde avec tendresse, ces mille riens éveillent en lui des émotions qu'il ignorait et qui lui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont toutes neuves. Mais c'est confusément seulement qu'il s'en rend compte, sans comprendre ce qu'il y a de changé en lui.

Il a quitté Les Estables avec un léger serrement de

cœur et en même temps avec le sentiment d'une délivrance. Les fugitifs émois dont il n'était plus maître en présence de Sylva, depuis le jour où il s'était montré si sottement indiscret, la joie qu'il éprouvait près d'elle, tout cela était devenu pour lui à la fois délicieux et inquiétant. Il n'était pas assez naïf pour ne pas s'en tourmenter. L'amour avait déjà fait quelques ravages en lui et il comprenait qu'un sentiment naissait dans son cœur à l'égard de la jeune fille. Trop épris de sa liberté pour songer au mariage, surtout avec cette créature si différente de lui, trop honnête pour profiter lâchement de la confiance que Sylva lui témoignait, il avait fui le petit village et avait vite éprouvé comme un sentiment de délivrance, persuadé que le souvenir s'estomperait vite de son court séjour au presbytère.

Après un mois de vie fiévreuse sur la Côte enchantée, il avait retrouvé Paris avec joie. Sa vie d'homme riche et léger l'avait repris sans peine et il ne gardait plus de ses brèves vacances aux Estables qu'un charmant souvenir.

Deux ou trois fois, il avait envoyé une carte à Sylva, mais elle n'avait jamais répondu.

Il se sentait pleinement satisfait et heureux : d'excellents amis — ou qu'il jugeait tels, — un appartement luxueux à l'orée du Bois, une belle voiture toute fraîchement sortie de l'usine paternelle et, deux ou trois heures par jour, une brève apparition dans le bureau de son père qu'il était censé seconder, tout cela constituait une existence fort agréable.

Tout à l'heure des amis l'attendent pour un poker qui promet d'être mouvementé. Et, ce soir, un match de boxe au Palais des Sports réunira — par snobisme pour la plupart d'entre eux — des spectateurs qui

se croiraient déshonorés s'ils manquaient la fameuse rencontre sur un ring parisien du fameux poids plume américain John Strong avec le champion français Marcel Carré.

Alain n'aime pas beaucoup la boxe, ses préférences allant aux sports élégants, tels le tennis ou l'aviron — mais il est de bon ton de sembler s'y intéresser dans le milieu qu'il fréquente.

Le seul point noir de la journée, c'est la certitude de rencontrer, à ce fameux poker, la jeune protégée de la baronne de Mun, vieille et incorrigible « mariée », qui le poursuit de ses prétendantes.

— Un joli garçon comme vous, voyons, prétend-elle, peut avoir l'ambition d'épouser une héritière !

Mais Alain jusqu'ici n'a guère découvert de charmes à ces jeunes filles qu'on lui présente. D'ailleurs, il n'a nulle intention de se marier.

Soudain, son regard s'arrête sur une promeneuse, un peu plus loin devant lui. Quelle jolie « ligne » ! Un tailleur noir discret, mais de bonne coupe, révèle un jeune corps harmonieux. Sa démarche est souple, libre, comme il arrive rarement aux Parisiennes juchées sur de hauts talons ou entravées de jupes étroites. Tête nue, selon la mode actuelle, des cheveux d'un noir ardent...

Alain a un choc dont la violence l'étonne.

« Comme elle ressemble à Sylva ! »

Mais une Sylva assagie, habillée par le bon faiseur.

Curieux de la voir de face, il presse le pas, la dépasse, se détourne et reste pétrifié à deux pas d'elle.

Sylva ! C'est bien elle, ou une ressemblance si étonnante !

L'instant de doute s'efface, car elle vient vers lui, un sourire aux lèvres, la main tendue.

— Monsieur Mercier !... Quelle bonne surprise !...

Il a du mal à redevenir maître de lui, à chasser cette étonnante émotion.

— Mademoiselle Sylva ! Vous ici ! C'est incroyable...

Elle secoue la tête et il s'étonne de voir son visage soudain empreint de tristesse :

— Tant de choses se sont passées depuis quelques mois... Tant de changements dans ma vie...

Il tient encore dans ses mains la petite main finement gantée :

— Vous avez un instant, n'est-ce pas, à me consacrer ? Tenez, asseyons-nous à la terrasse de ce café et bavardons un peu. Vous allez me raconter tout cela.

Elle est assise à côté de lui maintenant et parle, les paupières baissées voilant ses yeux tristes :

— Mon oncle est mort subitement, quelques jours après votre départ. Quel coup pour moi !... Quel réveil !...

— Mon pauvre petit !...

— Oui, ça a été terrible ! Ce bon abbé qui avait remplacé pour moi mes parents, qui m'avait élevée avec tant de tendresse... Sans lui, je me suis soudain trouvée seule, si seule, une seconde fois orpheline...

— Abandonnée comme les petits oiseaux que vous avez dénichés le soir de mon arrivée...

Elle lève les yeux, qu'il voit pleins de larmes, et elle sourit pourtant :

— Vous vous souvenez ?... Comme j'étais heureuse, alors !...

Et elle reprend :

— Et puis à ma tristesse est venu s'ajouter quelque chose que je ne soupçonnais pas : des soucis matériels terribles ! Mon cher oncle avait vécu comme un

saint, avec la magnifique insouciance de ceux qui mettent toute leur confiance en Dieu... et qui donnent aux malheureux tout ce qu'ils ont. Du jour au lendemain, après avoir fouillé meubles et tiroirs, je me suis trouvée à la tête d'une somme de six cent francs pour toute fortune,... pour tout héritage,... moi qui ignorais tout,... absolument tout...

— Mais il fallait m'écrire, faire appel à moi ! Je...

— Vous êtes gentil, monsieur Mercier, mais à quel titre l'aurais-je fait ? Cette idée ne m'est même pas venue... Vous avez passé quelques jours chez nous, en coup de vent... D'ailleurs, tout s'est arrangé assez vite, grâce à cette bonne M^{me} de Gandac, la châtelaine de La Voulte, qui m'aimait bien et a été très bonne pour moi. Elle passe une grande partie de l'hiver à Paris et a beaucoup de relations. Elle a aussitôt écrit à tous ses amis, en exposant ma situation, et, trois semaines après, la maison de couture Germaine-Leclerc m'a engagée comme vendeuse. Voici deux mois que je suis à Paris et que je gagne ma vie. Etre privée, si brusquement, de ma chère liberté...

Il la regarde avec émotion. C'est bien la même Sylva, si différente, pourtant... Son visage sans fard, au teint mat, étonne d'abord, puis attire, ce visage ardent où brûlent les magnifiques yeux noirs ; où les lèvres éclatantes et gonflées découvrent d'admirables dents. Ses cheveux souples, bouclés, qu'il a connus libres, tombant sur les épaules, sont maintenant sagement retenus et roulés sur la nuque, mais des frisons s'échappent, auréolent le fin visage triangulaire. Vêtue de noir, avec, seule, la tache claire d'une blouse de lingerie, fine, racée, en elle pourtant se devine facilement, pour Alain qui l'a vue en pleine liberté, la « sauvageonne » libérée de toute entrave.

Il dit sur un ton de reproche :

— Deux mois que vous êtes à Paris, et vous ne m'avez pas donné signe de vie !

Elle rit un peu :

— Et pourquoi l'aurais-je fait ? Vous souveniez-vous seulement de cette petite fille mal élevée que j'étais ? Vous avez bien d'autres choses à faire !...

Il proteste gravement :

— Vous vous trompez. J'ai bien souvent pensé à vous. Bien souvent je vous évoquais dans votre robe rouge, cheveux dénoués au vent, courant dans les sentiers, heureuse et libre, telle que je vous ai vue... J'ai gardé, croyez-moi, un souvenir très vivace des jours que j'ai passés près de vous...

Sans aucune gêne, elle le regarde et, loyalement :

— Moi aussi. Pour la première fois de ma vie, j'avais un compagnon compréhensif et je vous considérais plus comme un ami que comme un hôte de passage.

— C'est très gentil de me dire cela, mais j'ai peine à y croire puisque, depuis deux mois que vous êtes si proche de moi, vous ne me l'avez pas fait savoir !

Cette fois, elle rougit un peu, dérobe son regard. Il surprend un sourire sur ses lèvres. Puis, courageusement, elle relève la tête et avoue, avec une franchise amusante :

— Je savais bien que je vous rencontrerais ! Vous habitez près de l'Etoile, et moi je travaille aux Champs-Élysées. Je n'ai jamais parcouru cette avenue sans regarder autour de moi si je ne vous voyais pas.

— Et c'est pour cela que vous avez eu l'air si peu étonnée de me rencontrer !

— Exactement !

— Quelle petite provinciale vous faites ! Ne savez-

vous pas que dans ce grand Paris, on peut parfaitement habiter le même quartier et ne jamais se rencontrer ? Des mois, des années auraient pu se passer...

— Oh ! je n'aurais tout de même pas attendu si longtemps ! J'aurais bien fini par vous écrire ou vous téléphoner... Mais je préférerais m'en remettre au hasard...

— Le hasard fait bien les choses, plaisante-t-il, et je l'en remercie ! Contrairement à ce que vous croyez, j'ai bien du temps à vous consacrer et je serai ravi, si vous le voulez bien, de vous « chaperonner ». Pour commencer, racontez-moi donc un peu votre vie à Paris. Il faut que je sois au courant de tout.

— Oh ! c'est si peu intéressant !...

— Je suis sûr du contraire !

— Eh bien ! il faut d'abord avouer que j'ai eu, dans mon malheur, une chance inconcevable. Moi qui ne savais rien — que des choses parfaitement inutiles pour gagner sa vie — j'ai trouvé cette situation. Cela m'a d'abord semblé impossible. Quand j'ai débarqué à Paris, fagotée comme je l'étais, et que je suis arrivée chez Germaine Leclerc, que j'ai vu, en traversant des salons, ces jeunes vendeuses pimpantes qui me regardaient comme on regarde un phénomène, que j'ai pénétré dans le bureau de la « patronne », j'ai cru qu'on allait tout bonnement me mettre à la porte. Mais M^{me} Leclerc est venue vers moi, souriante et presque maternelle :

« — M^{me} de Gandac, m'a-t-elle dit, m'a parlé de vous avec affection et m'a dit sur votre compte beaucoup de choses intéressantes. C'est ma meilleure cliente, et je tiens à lui faire plaisir. J'espère que tous les espoirs que nous fondons sur vous ne seront pas déçus. Je ne puis, pour commencer, que vous offrir

une place d'apprentie-vendeuse ; vous gagnerez peu, mais je mets à votre disposition une petite chambre que vous partagerez avec une autre jeune fille, vendeuse comme vous. Quand vous connaîtrez votre métier, vous gagnerez de quoi vivre gentiment. »

« J'ai été très touchée de cet accueil. Une heure après, j'étais transformée en Parisienne, vêtue de ce tailleur, restant d'une collection de l'année dernière, coiffée par des mains expertes, et je commençais mon apprentissage. »

— Et vous gagnez ?

Elle jette un chiffre modeste.

— Par... ? fait Alain.

— Mais ! par mois...

Alain ouvre une bouche stupéfaite :

— C'est tout ?

— Logée, habillée, c'était inespéré pour moi.

— Mais il faut vous nourrir !

— Oh ! c'est si vite fait quand on est seule !

— Je vous défends bien de dire cela ! Vous êtes habituée au grand air, à une nourriture sans doute simple, mais abondante. Il ne faut pas tomber malade.

Elle rit :

— Rassurez-vous, je suis raisonnable, et depuis mon arrivée à Paris j'ai très peu maigri.

— Vous avez maigri ?

— Deux kilos, ce n'est rien.

Le visage d'Alain se fait sévère :

— Mon petit, votre oncle n'est plus là, hélas ! pour veiller sur vous. Je suis, à Paris, le seul qui l'ait connu ; mon devoir est donc de le remplacer dans la mesure du possible. A partir d'aujourd'hui, quelqu'un veillera sur vous, je vous le jure !

Elle semble très émue, presque près des larmes.

— Je vous remercie, monsieur Mercier ; vous êtes très bon, je suis infiniment touchée...

— D'abord, je ne suis pas M. Mercier : je suis Alain ; et vous, vous êtes Sylva, comme aux Estables. Là-bas, je me suis souvent permis de vous appeler par votre prénom. Le mien aussi vous a échappé. Ce n'est pas parce que nous sommes à Paris que nous allons faire des manières. J'ai d'ailleurs un mal terrible à vous dire « mademoiselle » !

— Et moi à vous dire « monsieur » !

— Alors, marché conclu ?

Elle tend la main ; il la serre, en camarade.

— Marché conclu ! Vous me devez obéissance et je vous dois protection !

Elle acquiesce, mi-plaisante, mi-sérieuse.

Aussitôt, il ajoute :

— Alors, pour commencer, un ordre et non pas une prière : vous dînez avec moi ce soir.

— J'obéis, mais je ne veux pas que cela vous dérange.

— Me déranger ? Je n'avais justement rien à faire ce soir ! ment-il effrontément. Il est six heures et demie ; nous avons le temps de faire un tour au Bois et nous irons dîner ensemble. Je vous demande seulement la permission de donner un coup de téléphone.

Il se lève, s'absente un instant. Poker, réunion sportive, en quelques minutes il a tout annulé, prétextant auprès de ses amis un rendez-vous d'affaires urgent.

— Et maintenant je suis libre, fait-il à mi-voix en raccrochant l'appareil.

Libre ? Pas un instant il n'a eu conscience qu'il venait, au contraire, de nouer des liens impérieux.

CHAPITRE VIII

— Je vous conseille plutôt cette blouse, Madame. Elle est de forme très amincissante et très nouvelle à la fois. Le travail des fronces...

— Amincissante? fait la cliente d'un ton aigre-doux. Mais je n'ai pas besoin de porter des robes pour femme forte. J'ai la « ligne »!

La vendeuse, docile, acquiesce :

— C'est absolument exact. Vous avez la taille mince qu'il sied d'avoir. Je voulais simplement dire que ce modèle est particulièrement seyant.

— C'est entendu, je le prends. Vous me le ferez envoyer. Et n'oubliez surtout pas d'y joindre le déshabillé en crêpe-satin que je vous ai commandé et qui m'avait été promis pour la semaine dernière.

— Comptez sur moi, Madame.

Sylva accompagne la cliente jusqu'à la porte, sourit, dit des phrases banales. Puis, en se retournant, elle aperçoit, sagement assis près du comptoir des « frivolités », Alain qui la regarde. Il se lève, va vers elle.

— Sylva, vous savez mentir à merveille. Cette dame n'avait pas du tout la taille mince, et vous sembliez si sincère, pourtant! Depuis un bon quart d'heure, je vous admire!

— Vous m'admirez? D'avoir appris à mentir? répond-elle en plaisantant.

— Littéralement, répondit-il de même. Comment faites-vous pour être souriante et aimable devant ces stupides mondaines qui hésitent des heures durant pour savoir si elles vont choisir le modèle n° 1 ou le modèle n° 2, comme si l'un ou l'autre pouvait les rendre jolies, spirituelles, bonnes et désirables !

Sylva rit :

— Vous êtes peu indulgent !

— Je suis surtout très étonné ! Où donc est ma sauvageonne ? Je ne la reconnais plus dans cette petite fille sage, si bien coiffée et si aisément menteuse !...

— Oh ! elle n'est pas morte, croyez-moi. Elle dort. Elle attend...

— Elle attend quoi ?

— De pouvoir retourner là-bas, dans son pays, dans sa chère brousse. Mais nous reparlerons de tout cela, Alain. Pour l'instant, je me dois à mon travail. Il faut que je vous quitte.

— Vous faites erreur. Ce n'est pas à l'ami, mais au client que vous avez affaire. Ma visite est intéressée. Je désirerais trouver une très jolie écharpe.

— Pour homme ?

— Mais non ! Pour femme ! Quelque chose de jeune, d'original et de très distingué.

Sylva ouvre un tiroir, le pose sur le comptoir.

— Voici de très jolis modèles. Celui-ci particulièrement, à fond jaune.

Alain prend dans ses mains l'étoffe soyeuse, puis la rejette.

— Je préférerais quelque chose de rouge.

— Celle-ci, alors...

— Peut-être... Puis-je vous demander de la mettre

un instant autour de votre cou, que je puisse juger de l'effet, voir si cela « lui » ira ?

Sylva obéit.

— Très joli ! Très bien ! Donnez-moi donc ce modèle. Je crois qu'il « lui » plaira. Et, maintenant, je vous laisse à vos clientes. Etes-vous libre ce soir ?

— Bien sûr !

— Alors, rendez-vous au métro Georges-V, comme d'habitude.

— Alain, cela me fait plaisir, vous le savez, de sortir avec vous. Mais je ne puis accepter vos invitations tous les soirs.

— Pourquoi donc ?

— C'est long à vous expliquer... J'accepte, pour cette fois-ci, à cause des explications que j'ai à vous donner. A tout à l'heure ; je vous parlerai de tout cela.

Alain quitte le magasin, son petit paquet à la main.

Pourquoi Sylva se sent-elle donc soudain si lasse, si triste ?

Ah ! oui, c'est ce petit choc qu'elle a ressenti quand Alain lui a dit qu'il venait acheter une écharpe féminine... Un cadeau, sans doute, qu'il veut faire... Une femme jeune, jolie, séduisante, à qui il veut plaire... Pourquoi s'étonne-t-elle?... Elle n'avait donc jamais pensé qu'il devait y avoir une femme dans la vie d'Alain ? Et puis, qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? C'est un bon camarade, un ami dévoué, rien d'autre, elle le sait bien. Mais elle ne se croyait pas si exclusive dans ses amitiés et s'étonne de constater qu'elle accepte difficilement l'idée qu'Alain ne lui consacre pas tout...

.. .. .

Il est six heures et demie. Les magasins se vident. La foule des midinettes se rue vers le métro proche. Sylva, de loin, aperçoit la haute silhouette d'Alain qui fait les cent pas.

— Je suis en retard ?

— Non, c'est moi qui suis à l'avance. J'avais hâte de vous montrer ma nouvelle voiture, une *Mercier* dernier cri. Regardez !

Au bord du trottoir, une longue voiture noire, étincelante, est rangée.

Sylva s'extasie :

— Quelle merveille ! On dirait une bête prête à bondir !

— Et à vous enlever ! Montez, Sylva.

Sylva s'installe sur le siège de cuir, à côté d'Alain qui embraie et démarre silencieusement.

En un instant, ils sont à Maillot, traversent Neuilly, montent vers le rond-point de la Défense.

Le vent fouette le visage de Sylva, joue dans ses cheveux décoiffés. Elle rit de contentement, les lèvres ouvertes sur ses dents magnifiques.

— Que c'est merveilleux ! Quelle griserie ! Où m'emenez-vous ?

— Loin... Très loin... Peut-être au bout du monde. Elle rêve :

— Si ce pouvait être vrai !...

— Vous le voudriez ? Vous me suivriez ?

Un éclat de rire lui répond :

— Les yeux fermés ! Le bout du monde !... Ce doit être magnifique ! Une plage qui descend en pente douce vers la mer, les vagues y meurent avec un petit bruit doux... Le vent agite doucement les palmiers qui croissent au bord des dunes... Seul être

vivant, un oiseau de mer tourne inlassable, plonge vers l'eau, s'éclabousse et remonte vers le ciel...

— Vous aimez la mer ?

— Je n'y ai jamais été, mais je l'adore !

Allégrement, Alain appuie sur l'accélérateur.

— Enfin ! Pour la première fois, je retrouve mon étonnante Sylva ! Celle de là-bas, celle qui dit tout ce qui lui passe par la tête, qui laisse vagabonder son imagination et raconte tout haut son rêve pendant qu'il prend corps...

Elle se tourne vers lui, rieuse :

— C'est la vraie Sylva, ne vous y trompez pas. L'autre, la petite vendeuse civilisée et trop aimable, ce n'est qu'une imposture, une doublure grossière...

Maintenant, ils sont déjà dans la campagne. Une auberge s'ouvre au bord de la route, accueillante.

Alain range la longue voiture devant la porte, saute à terre, mais Sylva en fait autant de son côté et il arrive trop tard pour l'aider.

Une servante s'empresse, fait entrer le jeune couple, l'installe à une table, près de la fenêtre ouverte sur la forêt.

Sylva se penche vers Alain :

— Vous ne pouvez savoir comme cette escapade me fait du bien !... Je me sens revivre !

— Alors, il faudra accepter que je vous enlève souvent ainsi, et ne pas me faire des phrases sibyllines et dubitatives, comme votre demi-refus de cet après-midi...

Elle redevient sérieuse :

— Vous avez raison de me rappeler ce sujet... Je suis très touchée, Alain, de votre gentillesse à mon égard, mais c'est beaucoup trop, je ne peux plus accepter. Depuis quinze jours que nous nous sommes

rencontrés, voilà bien la dixième soirée que je passe avec vous.

— Et alors ? Vous vous ennuyez avec moi ?

Elle hausse les épaules :

— Vous savez bien que non !... Mais il n'y a aucune raison pour que vous me sacrifiez tant de temps et tant d'argent.

Il rit :

— Ah ! voilà le grand mot lâché ! Le mot que j'attendais ! Il n'est pas convenable, n'est-ce pas, qu'un jeune homme invite souvent à dîner une jeune fille ! Comment ? Vous vous arrêtez à ces niaiseries, vous, si naturelle, si franche ? Si nous étions des camarades égaux en fortune, cela paraîtrait normal. Mais comme vous êtes pauvre et moi très riche, vous trouvez cela choquant ! Allons, voilà ma sauvageonne complètement civilisée ! Que vais-je devenir ?

— Vous plaisantez, Alain ; je vous jure pourtant que c'est très sérieux !

— Alors, pour calmer vos scrupules, laissez-moi vous dire, petite Sylva, que ces soirées me sont très agréables et que ce que vous me donnez en échange de mon argent vaut beaucoup plus que lui : votre présence qui m'est très précieuse et dont je ne veux pas que vous me priviez.

Il est devenu très sérieux, presque grave. Il se penche vers elle. Un grand trouble envahit Sylva... Il est sur le point, elle le sent, de dire des choses insensées, qu'il regrettera sûrement une fois dégrisé, un fois loin d'elle.

Alors elle pose sa main sur celle du jeune homme et, d'un ton de prière :

— Alain... Alain... Je vous en prie... Restons bons amis...

Se méprend-elle sur la pureté de ses intentions ou veut-elle lui signifier par là qu'il est le dernier de ceux qui pourraient la rendre heureuse? Alain sait qu'un gouffre les sépare tous deux : sa fortune à lui d'un côté, qui effarouche Sylva; et d'autre part, le goût visible de la jeune fille pour la vie campagnarde, alors que lui se sent si attaché à la vie parisienne. Sans aucun doute, elle n'acceptera jamais de devenir une citadine. Elle y est contrainte pour le moment, mais n'attend que l'occasion de s'échapper, de repartir là-bas... Son cher et rude pays la garde tout entière, par des liens mystérieux et profonds...

Dégrisé, redevenu maître de lui, reconnaissant même à Sylva de lui avoir évité de prononcer les mots qui eussent mis entre eux de la gêne, il redevient le bon camarade qui bavarde librement.

La nuit est descendue, amenant un peu de fraîcheur. Dans la grande salle rustique où rutilent les cuivres, un bon feu de bois égaie et réchauffe l'atmosphère.

Ils parlent maintenant art, littérature, musique. Sur ces sujets Sylva est intarissable, tout emplie de ses lectures, de son savoir un peu théorique peut-être, mais si passionnée qu'Alain l'envie de connaître une telle source de joies qu'il ignore encore.

— Cela vous plairait d'aller un soir à l'Opéra?

— Il demande si cela me plairait!

Elle joint les mains, comme en extase.

Alors il rit et propose :

— Mardi soir, on donne la *Walkyrie*. Voulez-vous y venir?

Elle rougit de plaisir; mais, aussitôt, son visage se rembrunit :

— Je ne peux pas, Alain : je n'ai que ce tailleur noir à me mettre...

Il hésite un instant, puis :

— Qu'importe ! Nous irons aux places bon marché, tout en haut. Je regrette seulement de ne pouvoir vous montrer le foyer à l'entracte, avec les jolies toilettes et le coup d'œil d'ensemble. Mais tant pis, nous allons là pour Wagner, n'est-ce pas ?

Il regarde sa montre, s'étonne que l'heure ait si vite passé.

Ils sortent, la nuit est claire, le ciel semé d'étoiles.

Mais les soirées d'octobre sont fraîches et Sylva frissonne dans son petit tailleur léger.

— Vous allez avoir froid, dans cette auto découverte. Je vais lever la capote de l'auto et vous envelopper dans la couverture.

Elle se pelotonne sur les coussins. Alors il tire du coffre une chaude couverture de fourrure, l'emmailote comme un bébé.

Elle rit. Mais soudain, il se frappe le front :

— Quel étourdi je fais ! J'avais un petit cadeau pour vous et je n'y pense que maintenant. Voilà qui va vous être utile pour préserver vos cheveux.

Il tire un petit paquet de sa poche, l'ouvre, en tire l'écharpe rouge que Sylva lui a vendue ce matin même.

— C'est pour moi?... « Elle » n'en a donc pas voulu ?...

Alain ouvre des yeux surpris :

— Elle?... Qui, elle ?...

— Mais... mais... celle pour qui vous l'avez achetée !

Il éclate de rire, d'un rire joyeux qui n'en finit plus.

— Vous êtes adorable, ma petite Sylva ! Il n'y a pas d'« elle ». C'est pour vous que j'ai fait cette emplette, ce qui m'a été une occasion charmante de

vous voir dans l'exercice de vos fonctions. C'est par plaisanterie que je vous ai fait croire...

Sylva pose l'écharpe sur ses cheveux, la noue sous son menton. Que cette soie est légère et douce !...

L'auto démarre. Sylva ferme les yeux, envahie d'une douce torpeur. Il n'y a pas d'« elle »... Pourquoi tant de quiétude en elle, maintenant?... Le ronronnement du moteur, la chaleur qui l'envahit, roulée dans la somptueuse fourrure... Elle s'assoupit soudain, sa tête un instant se penche en avant, puis un léger cahot la rejette de côté, elle retombe sur l'épaule d'Alain et y reste, confiante, à demi consciente, mais comme au sein d'un rêve où tout est facile, où tout est beau...

CHAPITRE IX

Le mardi soir, sitôt six heures sonnées, Sylva sortit en courant du magasin et rentra vivement dans la petite chambre qu'elle partageait, au sixième d'une grande bâtisse, avec Lisette Rouvier, petite main dans la maison de couture où elle-même était vendeuse.

Lisette avait vingt ans, un visage chiffonné et amusant de petite Parisienne gouailleuse et sentimentale, et attendait impatiemment le retour du régiment d'un grand garçon du même âge qu'elle, dont elle avait fait la connaissance un soir de Sainte-Catherine, dans un bal, et avec qui elle s'était fiancée.

Elle représentait, pour Sylva, un monde tout nouveau et ignoré d'elle : celui des innombrables jeunes filles qui ne connaissent que le pavé parisien et les hautes maisons sombres et ignorent tout de la nature, des bois, des prés, des villages. Souvent, le soir, avant de s'endormir, elles bavardaient toutes deux. Lisette s'amusait à appeler sa camarade « la paysanne », et c'était en vain que Sylva essayait de la convaincre à son amour de la campagne. L'autre riait, se moquait gentiment, disant qu'elle ne pourrait vivre « dans un patelin où il n'y avait pas de cinéma ». Elle avait, deux ou trois fois, été tenue au courant des rendez-vous de Sylva et d'Alain et avait tout de suite ima-

giné un beau roman d'amour, malgré les protestations de la jeune fille.

— Ma petite, disait Lisette, ce garçon t'aime ; tu ne me feras pas croire le contraire ! Et tu es assez jolie pour ne pas t'en étonner ! Or, comme il est riche...

Sylva interrompait, indignée :

— Mais je me moque bien de l'argent ! Je n'ai pas besoin de cela pour être heureuse ! Mon rêve ? Une belle ferme, dans mon beau village. Un mari qui m'aimerait, qui dirigerait l'exploitation. Moi, je m'occuperais des menus travaux, de la basse-cour...

— Et tu aurais beaucoup d'enfants, bien entendu !

— Bien entendu !

Lisette levait les yeux au ciel :

— Eh bien ! moi, je fais d'autres projets : je me marierai avec mon André, quand il reviendra. Il est mécano chez Citroën. Il gagne bien sa vie. Moi, je resterai dans la couture. Nous aurons un petit appartement. Le samedi et le dimanche nous sortirons ensemble. Quand il est bien habillé, il est très chic, tu sais ! On pourra nous prendre pour des gens très bien ! Quant aux enfants, nous en aurons beaucoup plus tard... Je veux d'abord m'amuser, danser...

Sylva à son tour se mettait à rire :

— Nous ne nous comprendrons jamais, ma petite Lisette !

.. .. .

En arrivant sur le palier, Sylva fut surprise d'apercevoir la porte de sa chambre ouverte et Lisette, sur le seuil, qui l'attendait impatiemment :

— Vite, vite... Dépêche-toi ! Il est arrivé un gros paquet pour toi !

Sylva se hâta, gravit en courant les quelques marches qui restaient et entra dans la pièce.

Sur l'un des petits lits étroits se trouvait posé un grand carton blanc. Elle l'ouvrit avec des doigts impatients. Une exclamation jaillit de la bouche de Lisette tandis que Sylva devenait toute pâle, en tirant du carton une magnifique robe du soir, en crêpe-satin rose safran, très « jeune fille » et originale à la fois.

Une carte de visite attira tout de suite son regard. Elle la lut fébrilement :

Ne vous fâchez pas... Acceptez ce cadeau, petite Sylva, que je vous fais très égoïstement, car ma soirée à l'Opéra serait gâchée si je ne pouvais vous montrer les splendeurs du foyer pendant l'entracte.

Je viendrai vous prendre chez vous à sept heures trente. Soyez prête. Il est inutile de vous dire aussi : Soyez belle...

Votre ami,

ALAIN.

Le premier mouvement de Sylva fut de remettre la jolie robe dans la boîte, de rabattre le couvercle avec colère, mais Lisette la raisonna :

— Il n'y a pas de quoi t'offusquer ! M. Mercier explique si gentiment la raison de ce cadeau ! Et puis, si cela te choque d'accepter, mets cette robe ce soir, tu la lui rendras après...

Elle prit sur elle d'ouvrir à nouveau le carton, d'en tirer la magnifique toilette et la mit devant elle :

— Elle est splendide !... Comme tu seras jolie, là-dedans !

Les derniers scrupules de la jeune fille fondirent.

Quelques instants après, Lisette, à genoux sur le tapis, murmurait en levant les yeux :

— Ce que tu es belle !

Tandis que Sylva, debout sur une chaise pour tenter de s'apercevoir « en entier » dans la petite glace au-dessus de la toilette, contemplait en silence l'image d'une femme qu'elle ne connaissait pas : c'est donc elle, cette longue silhouette harmonieuse drapée de soie chatoyante dont la teinte douce fait ressortir l'ardeur de la bouche éclatante, des yeux lumineux, des cheveux de jais ? Cheveux plus noirs, bouche plus rouge, teint plus chaud que jamais ?

Soudain, un klaxon dans la rue.

Sylva saute de sa chaise, enfile le manteau tout simple que Lisette a mis à sa disposition et descend, le cœur battant.

Ce n'est pas la belle auto noire découverte, mais une longue limousine grise qui est rangée de long du trottoir. Un chauffeur impeccable est au volant. Alain, debout près de la portière, aide Sylva à monter.

Là-haut, à une petite fenêtre du sixième étage, un jeune visage curieux se penche, se penche...

A peine la voiture a-t-elle démarré que Sylva dit à Alain :

— Je vous remercie ; je suis très touchée... J'ai accepté de mettre cette trop jolie robe parce que je sais de quel bon cœur vous me l'offrez. Mais je veux vous la rendre après cette soirée.

— Que voulez-vous que j'en fasse ! J'espère bien, d'ailleurs, que ce n'est pas la dernière fois que nous sortirons ensemble le soir ! Elle peut vous être encore utile.

Et comme elle va protester :

— Chut!... Ne dites rien, vous me feriez de la peine !

Mais Sylva insiste :

— Alain, je vous en prie. Je veux que, ce soir même, un pacte soit conclu entre nous : vous ne me ferez plus de cadeaux ; je ne les accepterai plus.

Elle est grave et sérieuse.

— Soit, fait-il, c'est entendu. Je n'ai pas voulu vous blesser. Cela me fait tant de plaisir de vous gâter !

— Je le sais bien, Alain, réplique-t-elle, attendrie. Mais il ne le faut pas. Je suis très heureuse de pouvoir, de temps en temps, sortir avec vous, mais c'est là que doivent s'arrêter vos gâteries.

Mais voilà que la longue voiture se range devant l'Opéra brillamment éclairé.

Aussitôt débarrassée de son petit manteau trop simple, Sylva se sent soudain, dès la sortie du vestiaire, une autre femme. Une glace lui renvoie son image, tandis qu'elle gravit le monumental escalier au bras d'Alain : l'image d'une grande et belle jeune fille vêtue de clair, au visage étroit, aux yeux ardents où l'émotion met un éclat nouveau.

On la regarde beaucoup tandis qu'elle s'installe au premier rang d'une loge. Des lorgnettes sont instantanément braquées sur ce jeune couple admirablement assorti : lui grand et blond, si élégant dans son habit impeccable ; elle si brune et si éblouissante. Alain a surpris l'intérêt qu'ils suscitent tous deux. Il se penche vers Sylva :

— Vous faites sensation, petite sauvageonne !

Elle sourit, un peu rose d'émoi :

— A moins que ce ne soit ma robe, beaucoup trop jolie pour moi !

Mais on frappe les trois coups rituels. La salle est

plongée dans l'obscurité. Les premières mesures de l'ouverture éclatent.

Alors, en Sylva, une émotion jusqu'alors inconnue, toute neuve, bouleversante, prend naissance ; émotion presque physique, comme si la musique se jouait sur ses propres nerfs. Un frisson sacré l'enveloppe, la tient, durant tout l'acte, frémissante, tendue, presque douloureuse.

Alain, qui la surveille du coin de l'œil, s'étonne de son air grave.

Lorsque le rideau tombe sur la dernière mesure, il se penche :

— Cela vous plaît ?

Elle tourne vers lui son visage bouleversé :

— Je ne pensais pas que ce pouvait être si beau...

— Nous allons faire un tour au foyer ?

— Si vous voulez.

Tout de suite, dans la foule élégante, Sylva sent sur elle les mêmes regards admiratifs que tout à l'heure. Elle n'en est ni gênée, ni heureuse, mettant sur le compte de sa jolie toilette l'attention dont elle est l'objet.

Mais Alain, lui, ne s'y trompe pas. Comme il le prévoyait, la jeune fille se révèle, dans la vie mondaine, exquise de tact et de tenue. Un être si racé, si fin, n'est déplacé nulle part. En pleine forêt, comme dans un salon parisien, Sylva est naturelle, elle-même, sans rien de cette attitude étudiée qui retire du charme à tant de femmes !

D'un geste à la fois protecteur et autoritaire, il a pris le bras de la jeune fille. La petite main fine s'est posée sur la manche sombre de l'habit, nue, sans bague, avec ses ongles soignés et aussi les traces — qui s'effacent peu à peu — des écorchures d'autrefois,

quand Sylva montait aux arbres dénicher des oiseaux...

A la fin du spectacle, quand s'éteignent les derniers applaudissements, Sylva se sent brisée. Avec sa nature ardente, elle s'est tout entière livrée à l'émotion nouvelle et sacrée que la musique lui a révélée. Et comme Alain lui demande :

— Vous êtes contente de votre soirée ?

Elle a, pour exprimer sa joie, une phrase qui la peint tout entière :

— Oh ! oui ! Contente... contente... au point que je voudrais pleurer !

.. .. .

Rentré chez lui, Alain s'inquiète pour la première fois.

Cette fierté qu'il a ressentie quand Sylva, à son bras, attirait les regards admiratifs, cette émotion qu'il éprouve quand elle tourne vers lui son beau visage et lui sourit... Il n'est pas si naïf pour ne pas s'interroger, seul avec lui-même :

« Suis-je amoureux d'elle ? »

Il est obligé de s'avouer que, si ce n'est pas encore le grand amour, c'est tout de même un sentiment déjà fortement ancré en lui et qu'il sera bien difficile, dans peu de temps, d'arracher.

Alors ? Doit-il lutter contre ce sentiment qui naît en lui ? Sylva ne ferait-elle pas une femme exquise ? Elle saurait admirablement tenir le rôle mondain qui conviendrait à la femme d'Alain... Il n'aurait pas à rougir d'elle, bien au contraire !

Le seul obstacle n'est-il pas le mépris profond de la jeune fille pour cette vie mondaine qu'il lui impo-

serait ? Que de fois elle a exprimé son regret d'avoir quitté sa chère campagne, la nature ardente et sauvage où elle se retrouve tout entière... Mais Alain ne peut croire que, déjà, le poison de la coquetterie, de la vanité n'ait commencé son œuvre. Sylva rougit peut-être au souvenir de la sauvageonne qu'elle fut... Sans doute, rentrée chez elle, caresse-t-elle pensivement, avec regret, les plis soyeux de la belle robe rose...

.. .. .

Pourtant, au même moment, dans la petite chambre modeste où les deux jeunes filles sont déjà couchées, lampes éteintes, Sylva raconte, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, sa soirée.

Lisette vit en imagination le beau spectacle des toilettes chatoyantes, des lumières...

— Et Alain ? interroge-t-elle.

— Charmant, comme d'habitude. Le camarade idéal, je t'assure !

Lisette rit :

— Naïve enfant ! A quand le mariage ?

— Que tu es sotte ! Je ne songe pas plus à épouser Alain que lui à demander ma main. Voyons, avec une fortune pareille, il pourra épouser la fille d'un prince, au moins !

— C'est justement avec une fortune pareille qu'un homme devrait épouser une fille sans dot ! réplique la petite Parisienne. Je n'ai jamais compris qu'un homme très riche recherche le beau parti. Et pourtant...

— C'est toujours ainsi que cela se passe ! achève Sylva en riant.

Puis elle ajoute, plus sérieuse :

— D'ailleurs, si Alain me demandait en mariage, je ne sais pas si j'accepterais...

— Es-tu folle ?

— Trop sage, au contraire... J'aurais peur que nous ne soyons pas faits l'un pour l'autre ! J'aurais peur de regretter un jour de m'être vendue...

— Tu as de ces mots !

Mais Sylva rêve à voix haute :

— Si Alain était pauvre et s'il voulait bien venir vivre aux Etables, peut-être alors comprendrais-je que je l'aime...

Mais Lisette s'étouffe de rire :

— C'est impayable ! Jamais je n'aurai cru qu'il existait une originale pareille !...

Sylva ne répond pas et enfouit sa tête sous la couverture, pour ne pas entendre les ironies qui la blessent, qui découvrent soudain devant ses yeux un monde inconnu d'elle où les bas appétits et l'intérêt matériel sont rois.

CHAPITRE X

Tandis que les deux jeunes filles bavardaient ainsi avant de s'endormir, Alain rêvassait, étendu sur un divan, tout habillé, en fumant une cigarette. Il sentait qu'il ne pourrait s'assoupir et retardait le moment où, dans le silence d'une chambre silencieuse, il serait face à face avec ses pensées. Il revivait en imagination la soirée qu'il venait de passer avec Sylva, évoquait la fine silhouette harmonieuse, les boucles noires encadrant le séduisant visage et cette ardeur émue avec laquelle sa compagne avait écouté la musique.

Soudain, il se leva d'un bond, écrasa sa cigarette dans un cendrier et dit tout haut :

— Eh bien ! oui, je l'aime !

Il avait jeté cette affirmation comme un défi, en réponse sans doute à une question confusément posée en lui depuis des semaines.

— Je l'aime, répéta-t-il ; j'en suis sûr, maintenant. Epouser Sylva ? Aliéner ma chère liberté ? Mais pourquoi pas ! Qu'en ferais-je, de cette liberté, sans elle, puisque la vie me semblerait insipide et sans but ? J'étais fou de vouloir lutter contre ce sentiment si pur, si magnifique...

Il fit quelques pas dans la pièce, un peu nerveuse-

ment, comme pour lutter contre une inquiétude qui montait en lui.

Puis il reprit son monologue :

— Oui, mais voudra-t-elle ? M'aime-t-elle ? Sans doute, je lui apporte le luxe, la fin de cette vie de travail et de lutte pour laquelle elle n'est pas faite. Mais je la connais trop pour deviner que ce motif ne serait pas suffisant pour qu'elle dise oui... Pour qu'elle accepte, il faut qu'elle m'aime... Je crois qu'elle a pour moi de l'estime, de l'affection, tout en me méprisant un peu peut-être pourtant, je le sens bien... Que de fois ne m'a-t-elle pas dit qu'elle ne comprenait pas qu'un homme vive comme je le fais... Et puis, la vie de Paris ne lui plaît pas...

Il réfléchit un instant, puis sourit à son interlocuteur invisible :

— La vie de Paris ! Mais elle ne la connaît pas, après tout ! Elle n'en devine que le côté mauvais, elle ignore le monde dans lequel je l'entraînerais, le luxe, les toilettes, les réceptions... Ce soir, à l'Opéra, je la sentais étonnée et grisée... Elle est femme, et par conséquent coquette et sensible aux hommages... Il faudra que je la sorte dans le monde, afin qu'elle s'adapte à la vie que je lui prépare, cela avant même que je ne lui parle de mon amour...

Il continua avec allégresse :

— Quelle femme exquise elle fera ! Malgré ses origines campagnardes, elle sera une mondaine parfaite...

.. .. .

Dès le lendemain, il entreprit de mettre ses projets à exécution.

Il venait de recevoir une invitation pour une vente de charité dans les salons de l'Hôtel Continental. Le Tout-Paris devait s'y retrouver.

Il alla chercher Sylva et l'entraîna déjeuner.

Tout de suite, il lui fit part de ses projets.

— Puisque vous êtes libre demain samedi, je vous emmènerai à cette vente. Vous y rencontrerez beaucoup de mes amis. J'avais une peur si affreuse de m'y ennuyer !

Elle rit :

— Votre invitation n'est guère engageante !

Il protesta :

— Vous ne m'avez pas laissé terminer ma phrase ! Je voulais dire que, sans vous...

Mais elle secoua la tête :

— Vous perdez la raison, Alain ! A quel titre m'emmèneriez-vous là-bas ? Personne ne me connaît et...

Il fut sur le point de se trahir, de lui dire que c'est comme sa fiancée qu'il voulait la présenter à ses amis, mais il jugea l'aveu prématuré et dit :

— Raison de plus ! Tout le monde peut entrer et sortir sans justifier de sa qualité. On y vient papoter, critiquer les uns, se moquer des autres, envier celui-ci, dénigrer celui-là et se bourrer de petits-fours, sous le couvert de la charité !

Sylva écarquilla les yeux :

— Que le monde dont vous me parlez est peu sympathique !

Il sourit :

— C'est une impression fausse, croyez-moi ! Il ne faut pas voir le monde sous des dehors sans doute parfois peu attirants, mais l'aimer pour ce qu'il donne à ceux qui en font partie. Tenez, hier soir, à

l'Opéra, n'avez-vous pas envié le sort de ces femmes élégantes pour qui, chaque soir, se renouvelle la même féerie ?

Elle réfléchit un instant, la tête un peu penchée, puis releva sur le jeune homme son regard lumineux.

— La même féerie ? Mais si elle se renouvelle chaque soir, ne croyez-vous pas qu'elles y sont terriblement habituées et l'estiment comme une corvée ? Tandis que moi, pour qui cette révélation fut unique — la première et la dernière, peut-être, — je fus éblouie. De toutes les femmes présentes, ce fut peut-être moi la plus heureuse, hier soir...

— Sylva, vous m'effrayez... Vous êtes trop sage, trop pure, trop droite...

Il ne put se retenir de prendre la petite main brune posée sur la nappe et de la porter à ses lèvres :

— Je vous dois les plus belles révélations de ma vie : la certitude qu'il existe encore des vraies jeunes filles — une seule peut-être — qui, tout en ouvrant sur la vie des yeux clairvoyants, gardent une fraîcheur merveilleuse.

— Vous me voyez avec des yeux trop indulgents. Je suis comme les autres, une petite fille égoïste qui désire le bonheur et ne croit pas pouvoir le trouver où tout le monde le cherche, voilà tout !... C'est à mon cher oncle, sans doute, que je dois d'être ainsi, car il a su me révéler le vrai sens des choses, me donner l'amour de tout ce qui est beau, naturel et sain.

— C'était un sage.

— Un saint, rectifia-t-elle, le visage devenu grave. Un instant, le souvenir du brave abbé plana entre eux.

Puis, soudain, Sylva secoua ses boucles brunes

comme pour s'arracher au rêve qui la prenait toute et elle sourit à son compagnon :

— Je bavarde et le temps passe ! Mes clientes ne m'attendent pas. La baronne de Frelles doit venir à deux heures et exige que j'assiste à son essayage. Il paraît que je suis la seule de la maison à savoir ce qui lui va.

— La baronne de Frelles ? Cette grosse dame teinte en roux, qui minaude et joue à la petite fille ? Pour l'amour du Ciel, Sylva, conseillez-lui une robe stricte et noire, très simple, afin qu'elle passe inaperçue !

La jeune fille éclata de rire :

— Mais elle me ferait mettre à la porte !

Et comme elle se levait, il rappela :

— Alors ? Entendu pour samedi ? Vous m'accompagnerez à cette vente ?

— Oui, tyran ! Et j'espère que vous ne rougirez pas de moi ! Je viens, dans un coupon que m'a donné la « patronne », de me faire une robe habillée que je crois très réussie.

— Vous serez parfaite, comme toujours, j'en suis sûr !

— Vous n'êtes qu'un vil flatteur ! Heureusement que je suis aussi sage que vous le dites !

Et elle s'enfuit, après un geste d'amical au revoir.

... ..

Les « comptoirs » où trônaient les dames charitables s'érigeaient dans le grand salon. Dans les salons voisins se trouvait un immense buffet garni des pâtisseries les plus variées. A côté enfin, l'on dansait.

Dès l'entrée, Sylva se sentit perdue dans la cohue

jacassante. Alain serrait des mains, échangeait des phrases banales, et la jeune fille admira l'aisance avec laquelle il évoluait.

Elle fut tout de suite rassurée en ce qui la concernait personnellement : personne ne s'étonnait de sa présence. Alain la présenta à différentes personnes, et Sylva s'amusa de surprendre, sur plus d'un visage, un étonnement en constatant qu'Alain ne la quittait guère.

Une grande jeune fille rousse chercha, un moment, à accaparer le jeune homme, lui racontant avec force détails un incident quelconque et faisant visiblement mine d'ignorer la présence de Sylva. Mais Alain ne lui accordait qu'une attention distraite et profita d'une bousculade pour s'éloigner de la bavarde.

— C'est Alice de Lamberge, une jeune personne délurée, affligée d'une dot de quelques dizaines de millions.

— Tant que cela !

— Sa mère me cajole, espérant trouver en moi un époux...

— M^{lle} de Lamberge, pourtant, n'en doit pas manquer !

— Hum !... Vous vous trompez ! Car elle a la réputation d'une jeune fille terriblement moderne, indépendante, et ses millions sont peu de chose pour une personne qui commande chaque mois plusieurs toilettes chez Lanvin, à qui il faut deux femmes de chambre, et qui mène un train de vie si dispendieux que son futur époux devra, pour la satisfaire, posséder une immense fortune.

— Et je parie qu'elle n'est pas heureuse !

— Pas du tout, si j'en juge par son état d'esprit à

la fois désabusé et ironique, comme si la vie n'était faite que d'intrigues d'intérêt. Elle traîne d'ailleurs une sorte de neurasthénie désinvolte, se moque de tout et de tous... et décourage les épouseurs !

A ce moment un jeune homme vint vers eux.

— Bonjour, mon vieil Alain !

— Sylva, je vous présente mon meilleur ami, Jacques de Sauval.

Le jeune homme déplut souverainement à Sylva. Il avait un long visage glabre, aux paupières flétries, et affectait une gouaille distinguée :

« Un noceur », pensa-t-elle.

Alain fut en même temps séparé d'elle. Elle s'éloigna et, un peu lasse, alla s'asseoir à l'écart, à l'abri d'une immense plante verte qui garnissait l'un des angles du grand salon.

Presque aussitôt elle aperçut Jacques de Sauval accompagné d'une mince petite personne brune et fort laide, qu'une toilette savante n'arrivait pas à embellir.

Soudain, un bruit de voix lui parvint.

Un couple venait de s'asseoir de l'autre côté de la plante verte.

La femme disait :

— Voyez donc, mon cher, Jacques de Sauval et sa femme ! Quel petit laideron que cette jeune épousée !

— Elle eut d'ailleurs grand mal à se marier, répliquait son compagnon en riant. Avec son teint de pruneau et sa taille disgracieuse, avouez qu'elle n'était guère engageante !

— N'oubliez pas, pour compléter le tableau, que son père n'est pas très montrable. Il se cache d'ailleurs discrètement dans un coin. Malgré son habit de bonne coupe, il sent encore l'épicerie dont il sort.



— Méchante langue ! Il lui doit tout de même sa fortune, à l'épicerie !

La femme se mit à rire et reprit :

— Tout de même, Jacques de Sauval m'étonne ! Je le croyais amoureux de Lise Durval, l'actrice !

— Qui vous dit le contraire ? Mais il a de gros besoins d'argent et arrivait au bout de son rouleau. La dot de sa femme ne fera pas long feu.

— Bah ! Il divorcera ensuite !

Sylva n'en entendit pas davantage. Ecœurée, elle se leva, cherchant Alain. Elle l'aperçut de loin, très animé, en grande conversation avec Jacques de Sauval.

Une impulsion la saisit, comme autrefois, lorsqu'elle agissait avant de réfléchir. Elle traversa le salon, prit son manteau au vestiaire et sortit.

Dehors, l'air frais lui fit du bien. Elle respira profondément et, à grandes enjambées, atteignit l'avenue des Champs-Élysées, l'Etoile, le Bois de Boulogne. Elle marchait sans fatigue, d'un pas souple et harmonieux, heureuse de sentir dans ses cheveux libres la caresse du vent froid d'hiver. Elle ne pensait pas, se laissant animalement gagner par le bien-être que lui procurait sa promenade.

Comme elle arrivait aux grands lacs, elle eut seulement conscience de l'incorrection qu'elle avait commise à l'égard d'Alain.

Il devait la chercher, s'inquiéter... Pourquoi était-elle partie si brusquement ? Un dégoût l'avait saisie, soudain dominée par une envie de fuir ce salon surchauffé, ces ragots qui lui révélaient une basse corruption, de laids calculs, des intrigues écœurantes.

Et Alain qui avait voulu lui faire connaître ses amis, le monde ! Mais quel monde était-ce ? Ainsi, la

fortune faisait des hommes et des femmes ces pantins sinistres ?

Naïvement, elle généralisait ce qu'elle venait de découvrir, imaginait toute la société parisienne — le monde dont parlait Alain — composée de gens comme ceux qu'elle venait de voir.

Et la seule pensée que son grand ami avait pour camarade cet antipathique Jacques de Sauval la révoltait et lui faisait mal comme une blessure.

En pensée, elle fut soudain aux Estables, dans ce décor sauvage et sain où s'était passée son enfance. Un élan la porta vers ses chers souvenirs, son désir la reprit, plus intense, de retourner là-bas.

Alors elle fut saisie d'un grand découragement à la pensée de sa tâche actuelle, de cette vie qu'elle n'aimait pas et qui pourtant était la sienne. Elle attendait ardemment le moment de retourner là-bas, dans cette chère campagne qui l'avait formée. Mais quelles circonstances le lui permettraient ?

Elle reprit tristement le chemin du retour.

Il faisait nuit quand elle atteignit sa demeure. Lisette n'était pas encore rentrée. La petite chambre déserte était sombre et triste. La jeune fille considéra avec désespoir ce décor médiocre et banal. Une envie de pleurer la saisit et, comme elle retirait, d'un geste las, son manteau, elle aperçut seulement une lettre à son adresse que l'on avait posée sur la table.

Elle s'en empara avec surprise. Qui donc pouvait lui écrire ?

C'était Jean Rontaix, son vieux camarade d'enfance — ce même Jean Rontaix qu'elle considérait comme un ami et que Alain, lors de son court séjour aux Estables, avait pris pour son amoureux !

Elle sourit au souvenir de la scène que le jeune

homme lui avait faite. Puis elle ouvrit la lettre et lut :

MA CHÈRE PETITE SYLVA,

Voilà déjà trois mois que tu es partie, et comme tu n'es pas très écrivassière, je sais à peine ce que tu es devenue. As-tu donc oublié ton vieil ami ?

Moi, je ne t'oublie pas. Bien plus même, j'ai compris, seulement depuis que tu me manques, que je ne peux pas me passer de ta présence.

Te souviens-tu seulement de nos belles promenades, de nos discussions, de nos disputes ? Ces souvenirs-là me hantent, petite Sylva...

Quand tu es partie, je n'ai pas osé te parler ; je ne le fais maintenant qu'après trois mois d'indécisions, d'atermoiements. J'ai si peur que tu refuses !... Tu es si fine, si supérieure à moi, qui ne suis qu'un paysan...

Pourtant, je t'aime, Sylva... Je voudrais que tu deviennes ma femme...

Où, ne ris pas, ne te moque pas de moi, comme tu l'as fait si souvent. Je te jure que mon sentiment pour toi est sérieux et profond. Je te promets, si tu acceptes, d'être ton esclave, de faire ce que tu voudras... Souvent, tu m'as effarouché par tes excentricités, tes originalités... Je sais maintenant que sans elles, sans le spectacle délicieux de ta jeunesse exubérante, je ne suis plus rien, je ne vaud plus rien...

J'ai vingt-cinq ans et du bien au soleil, comme on dit ici. La ferme qui appartient à mes parents me reviendra. J'améliorerai la maison pour toi. Tu auras ce que tu veux. Reviens-moi, je t'en supplie !...

J'espère que, ainsi que tu le craignais en partant, la vie de Paris ne t'a pas plu... Pourquoi t'ai-je laiss-

sée partir? Pourquoi ne t'ai-je rien dit à ce moment?... Je crois que je n'ai pas osé. De loin, maintenant, c'est plus facile. Voici qui est fait...

J'attends ta réponse avec impatience,... avec confiance...

Ton

Jean RONTAIX.

Sylva resta longtemps immobile, la lettre de Jean entre ses doigts, partagée entre des sentiments si divers qu'elle était incapable de fixer sa pensée.

Et soudain, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer doucement.

CHAPITRE XI

Quand Lisette rentra, toute joyeuse et moqueuse comme à son habitude, elle fut surprise de trouver sa compagne empilant, dans une valise, ses quelques effets.

— Eh bien ! tu pars en voyage ?

Sylva releva la tête :

— Oui, je rentre chez moi... Je pars demain. Il y a un train le matin, de bonne heure.

— Mais tu es folle ! Et ta place ?

Sylva lui tendit une lettre :

— Tu remettras ceci lundi à la patronne. Je la remercie de sa bonté à mon égard. Mais des affaires de famille m'appellent là-bas...

— Tu reviendras ?

— Oh ! non ! Jamais !

Lisette leva les bras au ciel :

— Ça y est ! J'y suis ! Elle s'est disputée avec son amoureux !

Sylva la regarda avec commisération :

— Je n'ai pas d'amoureux !

La petite cousette haussa les épaules :

— Et le bel Alain, alors, qui est-ce ?

— Alain n'est pas mon amoureux et je ne me suis pas disputée avec lui.

A genoux par terre, elle continuait à faire sa valise.

Lisette, debout, les poings sur les hanches, la regardait avec étonnement et colère.

— C'est trop fort, tout de même ! Tu ne vas pas partir ainsi, comme si... comme si...

Elle cherchait ses mots :

Sylva acheva, un peu agacée :

— Comme si je me sauvais ! Eh bien ! si, vois-tu, je me sauve, je m'évade, je retrouve la liberté !

Et, confuse de son éclat, elle se tut soudain, enfermant en elle son secret.

Elle venait, en quelques instants, de prendre la plus grave décision de sa vie. Elle épouserait Jean Rontaix, serait fermière aux Estables. Sans doute, Jean n'était-il qu'un bon garçon sans prétentions, sans instruction très poussée. Mais qu'était-elle, elle, après tout ? Une petite sauvageonne, comme disait Alain, qui avait, au cours de lectures fantaisistes, glané de vagues connaissances, et que l'on s'acharnait, depuis quelque temps, à prendre pour un être d'exception, alors qu'elle n'était qu'une petite fille avide de paix et de tendresse...

Confusément, elle devinait qu'Alain l'aimait, mais elle ne voulait pas de cet amour qui l'entraînerait dans une vie si peu faite pour elle. Elle devait aller là où l'appelaient ses attaches, les fibres secrètes de son être.

Epouser Alain — si même il y songeait — ce serait une mésalliance qui ferait d'elle, dans un milieu qu'elle méprisait et redoutait à la fois, une déclassée, regrettant éperdument sa campagne natale et sa vie libre.

Jean, en l'épousant, la sauvait...

Demain matin, elle écrirait à Alain une longue lettre affectueuse, où elle tenterait de lui expliquer...,

demain matin, si Lisette voulait bien se taire, cesser ce bavardage agaçant !

Elle cherchait, sottement, à retenir la jeune fille au bord du départ, lui parlait des plaisirs de la grande ville, tombait à faux sans s'en douter.

Soudain, on frappa à la porte. Alain entra.

Sylva se dressa debout, comme mue par un ressort, et devint très pâle.

Lisette surprit son émoi, l'air grave d'Alain dont les yeux venaient de s'arrêter sur la valise à demi ouverte. Elle se coula vers la porte et sortit sans qu'Alain ni Sylva fissent attention à elle.

Le jeune homme parla le premier :

— Je vous ai cherchée plus d'une heure dans ces grands salons pleins de mondè... Pourquoi êtes-vous partie sans me le dire ? Que vous ai-je fait ?

Puis il demanda doucement :

— Vous partez en voyage ?...

Sylva baissa la tête, comme prise en faute.

— J'aurais voulu partir sans vous revoir, Alain... J'allais vous écrire, vous expliquer...

— Partir sans me revoir !

Son ton était si douloureux qu'elle eut un élan vers lui.

— Oh ! Alain, ne croyez pas que je sois fâchée ! C'était pour nous éviter des explications inutiles.

Il fit, un peu violemment :

— Vous comprenez donc que j'ai tout de même droit à des explications !

— Alain, ne vous fâchez pas, je vous en supplie ! Vous comprendrez ; je vous assure, vous ne m'en voudrez pas...

Elle s'assit sur son petit lit, les jambes brisées.

Il prit place en face d'elle, sur l'unique fauteuil de

la modeste chambre. Il était bouleversé. Une seule chose subsistait en lui : Sylva s'était affranchie, détachée de lui. Il sentait qu'il était trop tard pour la reprendre.

Il revint d'abord à sa fuite, voulut qu'elle lui expliquât pourquoi elle était ainsi partie.

Mais elle secouait la tête.

— Vous ne comprendriez pas... J'ai eu brusquement envie de fuir, vous savez, une de ces envies irraisonnées qui empêchent de réfléchir.

Il insistait.

— Mais pourquoi ? Vous avais-je, sans le vouloir, fait de la peine ? Quelqu'un vous a-t-il déplu ?...

Alors, brusquement, elle lui jeta ses raisons :

— Grâce à une conversation surprise, j'ai vu brusquement ce qu'était ce monde dont vous me parliez tant, avec lequel vous vouliez m'appriivoiser. J'ai compris l'immense fossé qui nous sépare. Je ne suis qu'une petite campagnarde... Je veux retourner là-bas.

Il lui prit les mains.

— Quelle folie, Sylva ! Que feriez-vous aux Etables ? Seule, sans argent...

Elle se taisait, n'osant dire ce qu'elle avait décidé.

Alain s'approcha, s'assit à côté d'elle sur le petit divan.

Alors elle se défendit soudain avec une certaine âpreté qui étonna le jeune homme :

— Ce n'est pas un acte irraisonné que je vais commettre. J'ai réfléchi. Il n'y a pas d'autre solution.

Il sentit un grand froid l'envahir et s'efforça de demander posément :

— Puis-je savoir ?

Elle tourna un peu la tête pour éviter le regard du jeune homme et dit très vite et très bas :

— Je retourne dans mon pays pour épouser Jean Rontaix...

Elle releva les yeux et vit Alain blêmir jusqu'aux lèvres. Un instant, il resta sans pouvoir articuler un seul mot. Enfin il se leva brusquement et se mit à arpenter nerveusement la petite chambre. Puis il revint vers elle, se pencha et dit très doucement, mais sur un ton de reproche qui l'émut :

— C'est mal, Sylva, de m'avoir caché que vous vous aimiez tous les deux. Vous avez été d'une inconsciente cruauté... Vous m'avez laissé m'éprendre de vous, sachant bien que votre cœur était déjà pris...

Elle voulut protester, mais il l'en empêcha :

— Oui, Sylva, moi aussi, je vous aime, et je croyais que vous l'aviez deviné. J'avais décidé de vous demander de devenir ma femme. Je vous croyais libre, et vous ne l'étiez pas ! Vous vous étiez depuis longtemps déjà promise à un autre. Rappelez-vous la rencontre que j'ai faite de vous deux sur la route, aux Stables, et la façon dont vous m'avez détrompé, dont vous m'avez égaré...

Elle se leva, vint vers lui, le visage bouleversé, et posa sa main sur le bras du jeune homme :

— Ne croyez pas cela, Alain. Ç'aurait été bien mal de ma part... Je vous jure que je ne savais pas les intentions de Jean. Je les ai apprises aujourd'hui seulement et j'ai, aussitôt, accepté de l'épouser sans pourtant y avoir jamais songé jusque-là... Je vous supplie de me croire !

Il dit âprement :

— Je ne vous crois pas ! Vous l'aimiez ! Vous n'attendiez qu'un signe de lui !

Elle le regarda bien franchement :

— Je vous jure que vous vous trompez ! J'étais sin-

cère. Je le suis toujours ! Je ne l'aimais pas et j'ignorais ses sentiments à lui. J'ai toujours eu pour lui de l'estime, voire de l'affection, mais c'est tout. Seulement il est le seul qui puisse m'offrir la vie que je désire, que je regrette d'avoir quittée, cette vie saine et pacifique qui me manque tant ici ! Je veux retrouver ce pays que j'aime et loin duquel je me sens déracinée.

Et comme il baissait la tête, vaincu par cette franchise, comprenant enfin qu'elle disait vrai, elle ajouta plus bas et d'une voix frémissante :

— Je suis très émue, Alain, de ce que vous venez de me révéler. Oui, Alain, vous avez raison, je l'avais confusément deviné. Je vous remercie de votre amour, de votre confiance, de tout ce que vous avez fait pour moi... Mais je suis sage en m'éloignant de vous...

Il sourit amèrement :

— Sage !... Toujours sage !... Bien trop sage !... A vingt ans, vous envisagez une vie sans amour, un mariage de raison ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer, que souffrir... et moi je viens seulement de l'apprendre !

Elle fut bouleversée, supplia :

— Il ne faut pas que vous ayez du chagrin à cause de moi ! Ce n'est pas vous que je repousse, mais votre genre de vie, votre milieu, vos amis... Je sais que jamais je n'aurais pu m'y habituer. Vous vous seriez vite détaché de ce petit animal sauvage que je suis. Ne croyez pas que vous auriez pu me rendre heureuse, malgré que vous en ayez maintenant le profond et sincère désir. Sans doute, vous auriez su me gâter, m'entourer de luxe, me donner même de ces joies que je ne dédaigne pas et que vous m'avez fait connaître... notre soirée à l'Opéra, par exemple... Mais

je regretterais tout de même mes forêts et mes champs fleuris, le ciel immense...

Elle soupira :

— Avez-vous remarqué qu'à Paris, on ne voit pas le ciel, mais un morceau de ciel seulement, emprisonné dans le cadre des maisons trop hautes?...

— Alors, fit-il, il faudrait que j'abandonne tout de ma vie actuelle pour que vous deveniez mienne?

Elle secoua la tête :

— Je ne vous le demande pas, mon pauvre Alain! Je sais bien que c'est impossible et que vous avez besoin, comme d'un poison, de la vie de Paris! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, voilà tout!

— Votre décision est irrévocable? fit-il durement.

— Absolument! Je prends le train demain matin, très tôt.

— Vous êtes impitoyable!...

— Ne le croyez pas, Alain... J'ai pitié de vous et j'ai pitié de moi... Car j'ai du chagrin, croyez-le, beaucoup de chagrin...

Il vit des larmes dans les yeux noirs et oublia aussitôt son ressentiment, une lueur d'espoir au fond du cœur :

— Réfléchissez encore cette nuit, petite Sylva! Demain, je viendrai vous prendre pour vous conduire à la gare. Si vous avez changé d'avis, vous n'aurez pas besoin de me le dire : je le verrai tout de suite à votre sourire, à vos yeux, qui ne seront plus graves comme maintenant et si près de laisser couler les pleurs que vous retenez... car ils sont tristes, vos yeux, Sylva, tristes au moment de me quitter...

Sa voix se brisait. Elle détourna son regard trop expressif et poussa doucement le jeune homme vers la porte.

Il saisit la petite main qui tremblait et y posa longuement les lèvres. Puis il sortit lentement.

Alors elle referma la porte et s'appuya un instant contre le chambranle. Et, passionnément, joignant ses mains crispées sur son cœur déchiré qui battait à grands coups précipités, elle murmura :

— Comme je vous aimerais, Alain chéri, si vous m'offriez ce que peut m'offrir Jean !...

Et elle s'abattit en larmes sur son lit.

... ..

A sept heures, dans l'aube triste et humide de ce matin d'hiver, la voiture grise d'Alain s'arrêta devant le seuil où presque aussitôt s'encadra la fine silhouette de Sylva.

Au premier coup d'œil, le jeune homme vit, sur le visage aimé, une expression à la fois grave et décidée. La petite valise que Sylva tenait à la main confirma ses craintes.

Sans mot dire, ils se serrèrent la main, et la jeune fille s'installa près d'Alain.

Tout de suite il reprocha doucement :

— Alors, vous partez ? Rien ne peut vous retenir ?...

Elle tourna vers lui un visage bouleversé où il lut les traces d'une longue insomnie :

— Alain, je vous en supplie, ne m'en veuillez pas !... Ne cherchez pas non plus à me retenir. Sachez-le, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit et cela m'a ancrée dans ma volonté de partir. Cette décision, pourtant..., comment dirai-je ?... Je ne l'ai pas prise de gaieté de cœur... et...

Elle hésita un court instant avant d'achever :

— ... et sans regrets...

Nerveusement, Alain bloqua les freins de sa voiture :

— Alors, je ne comprends pas, Sylva ! fit-il, tourné vers elle. Je ne comprends plus ! Vous partez non seulement sans enthousiasme, mais avec peine !

Elle inclina doucement la tête pour un aveu muet et, comme il saisissait ses mains, elle se dégagea fermement :

— Partons, Alain ! Il ne faut pas me faire manquer le train !

Mais il n'obéissait pas. Il avait même coupé le contact comme pour marquer sa volonté bien déterminée de rester là aussi longtemps qu'il le faudrait pour convaincre la jeune fille de sa folie.

Il reprit :

— Je ne comprends pas... Si vous n'aimez pas ce Jean Rontaix, pourquoi l'épousez-vous ? Pourquoi le préférez-vous à moi pour qui vous avez, je le devine, plus que de la tendresse ?...

— Partons, Alain... supplia-t-elle d'un ton las.

Mais il l'avait saisie dans ses bras, couvrait de baisers fous ses cheveux, ses yeux, son front, cherchait les lèvres ardentes dont il avait soif. Elle se débattit durement, les yeux étincelants.

Il fut surpris de sa force et, dégrisé, desserra son étreinte.

— Je vous demande pardon..., balbutia-t-il.

— C'est stupide, ce que vous avez fait là ! dit-elle d'une voix sourde. Vous avez abîmé le souvenir que je gardais de vous !

— Oh ! Sylva, ne soyez pas méchante ! J'ai cédé à un mouvement irraisonné... Je vous aime...

— Mais non, vous ne m'aimez pas ! Et vous venez de m'en donner la preuve ! Je ne suis pour vous

qu'une femme comme les autres, objet de luxe dans votre existence gâtée. Ce que vous pouvez offrir à une femme, argent, fourrure, bijoux, voyages, vous croyez qu'avec cela aussi vous pouvez m'acheter. Non, je veux autre chose, moi, je veux autre chose ! Si je vous cédaï, mon pauvre ami, vous regretteriez vite d'avoir aliéné votre liberté à une créature si dissemblable de vous... L'un de nous deux serait malheureux.

Elle rêva :

— Ce que m'apporte Jean Rontaix me semble un trésor ! Connaissez-vous la belle ferme de ses parents, la forêt qui s'étend derrière, l'étang, le ruisseau ? Et les belles soirées sereines, les longues courses dans la campagne d'où l'on revient harassé, affamé, empli d'une bonne et saine fatigue ?...

Brusquement, Alain avait remis le moteur en marche et démarré. Il ne dit plus un mot jusqu'à la gare. Puis, là, il aida la jeune fille à descendre, l'accompagna sur le quai.

Machinalement, il cherchait un compartiment de première classé, lorsque Sylva le prit par le bras :

— Non, c'est ici, en troisième...

Il rougit un peu, monta avec elle, l'installa dans un compartiment vide.

— Il était temps, dit Sylva ; le train part dans une minute. Vous n'avez que le temps de redescendre.

— Et si je restais ?

Elle haussa les épaules :

— Ne dites pas de sottise...

Déjà les portières claquaient.

— Alors, au revoir, petite Sylva !

— Adieu, Alain !

Il ne parvenait pas à lâcher la petite main brune

qu'il tenait dans les siennes. Sur le marchepied, un peu en contrebas, le visage à hauteur de celui de la jeune fille, il lui souriait d'un sourire forcé, si ému qu'il craignait de paraître ridicule.

Soudain, le train s'ébranla.

Alors, spontanée, irréfléchie, cédant à une impulsion venue du fond d'elle-même et où éclatait l'amour qu'elle voulait nier, Sylva prit dans ses mains la tête du jeune homme et posa ses lèvres sur les siennes. Puis, rouge jusqu'au front, elle le repoussa comme pour le chasser.

Il sauta sur le quai, courut à la vitre où elle se penchait :

— Sylva ! Sylva ! Avez-vous donc juré de me rendre fou ?

Mais le train prenait de la vitesse. Il ne voyait plus d'elle qu'une petite main dégantée qui répétait un geste d'adieu.

Debout, achevée sa course inutile, Alain sentait, avec ce long train qui s'éloignait, partir le soleil, la fraîcheur, la joie de sa vie.

Comment pourrait-il être heureux maintenant ? Que lui importaient sa fortune, ses amis, sa vie comblée ?

Il était soudain désemparé, seul, pauvre des vraies richesses, vide de toute allégresse, de tout désir même d'être heureux.

Il rentra chez lui, prit un bain, lut les journaux. Il s'efforçait d'agir pour ne pas penser.

Puis il alla déjeuner chez son père qui lui parla « affaires ».

L'usine marchait à merveille. M. Mercier venait de la fonder avec une marque concurrente.

— Des millions, mon petit, des millions, voilà ce que cela représente ! disait l'industriel.

Il fut surpris de voir son fils se lever à ce moment de table et jeter nerveusement sa serviette.

— Tu m'excuseras, papa. J'ai un rendez-vous que j'avais oublié.

— Et ton café ?

— Pierre Lemaire m'attend, nous le prendrons ensemble.

— Comme tu sembles soucieux ! On dirait même que tu te désintéresses totalement des bonnes nouvelles que je te donne concernant notre affaire ? Qu'as-tu, mon petit ?

— Ne t'inquiète pas, papa ! Qui n'a pas ses ennuis ? Cela passera...

— Le cœur ? interrogea M. Mercier en souriant avec bonhomie :

Alain haussa les épaules :

— Pourquoi pas ?

— Mon Dieu ! c'est de ton âge ! Va, mon petit, et ne te tracasse pas ! Une de perdue...

Mais le jeune homme hocha la tête :

— Il y a des femmes que nulle autre ne peut remplacer !

L'industriel sourit à nouveau :

— Comme tu es jeune pour affirmer cela ! A moins que ce ne soit très sérieux !

— C'est très sérieux, affirma Alain gravement.

— Eh bien ! alors, marie-toi ! Je commence à trouver le temps long ! Tu as trente ans et moi l'âge d'être grand-père ! Mais tâche de choisir bien.

— J'ai choisi trop bien, papa !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je ne suis pas digne d'elle ! Elle ne veut pas de moi !

— Est-ce possible ? Serait-ce la fille d'un prince ? D'un milliardaire ?... Raconte-moi...

— Pas encore... Laisse-moi réfléchir. J'ai besoin de réfléchir ou de m'étourdir !

— Je te conseille plutôt de t'étourdir ! Tiens, il y a cet après-midi cocktail chez les Lestelle, ce jeune ménage bien... parisien dont les excentricités défraient la chronique. J'y suis invité. Remplace-moi. Tout le monde sera ravi de te voir, car tes amis se plaignent d'être délaissés par toi.

Alain hésita un instant. Le visage grave et passionné de Sylva s'imposait à lui. Mais il eut un sursaut de révolte, chassa le doux souvenir.

— C'est une excellente idée ! J'ai besoin de m'amuser, de boire du champagne, de vivre, quoi ! Depuis un mois je menais une existence de sauvage, sans voir aucun de mes amis, ou si peu ! Tu as raison, papa.

— A la bonne heure ! Je préfère te voir ainsi. Si cette fille, pour une raison que j'ignore, mais que tu me diras bien un jour, n'a pas voulu de toi, c'est qu'elle te connaît mal où qu'elle est incapable de t'apprécier. Tu es un des plus beaux partis de ma connaissance, au point de vue situation, et avec cela tu n'es pas vilain garçon. De plus, tu es sympathique, agréable, et tu feras un excellent mari. Celle que tu choisiras et qui voudra de toi ne sera pas à plaindre !

Alain sourit tristement :

— Si la jeune fille à laquelle je pense, papa, entendait ton langage, cela la fortifierait dans son idée qu'elle et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre ! Si tu savais comme elle attache peu d'importance

aux qualités de ce que tu nommes un beau parti !

M. Mercier hocha la tête avec scepticisme, comme s'il ne croyait guère au parfait désintéressement. Puis il dit en poussant doucement son fils vers la porte :

— Allez, mon petit, va t'amuser et oublie ta cruelle ! Nos amis s'étonnent de ne plus te voir !

Alain hésita un instant encore ; le visage grave et passionné de Sylva s'imposa à lui. Mais il eut un sursaut de révolte, chassa le doux souvenir :

— On ne s'en étonnera plus, je t'assure ! Je suis ton conseil et je file chez les Lestelle. Voilà au moins des gens qui ne s'embarrassent pas de complications sentimentales : leur philosophie est simple, puisqu'il s'agit de profiter de la vie ! C'était aussi mon but et j'y retourne.

Et il éclata de rire, mais son rire sonnait faux.

.. .. .

L'entrée d'Alain fut saluée par des exclamations telles que :

— Tiens ! Un revenant !

— Alain Mercier ! Quelle surprise ! Nous le croyions tous mort...

— Mort ? Mais non, mon cher ! Enlevé simplement par une belle inconnue...

Alain souriait, serrait des mains tendues. Des femmes au visage peint l'entouraient, riant, jacassant.

L'une d'elles, Mariette Samain, une jeune divorcée que les millions d'Alain intéressaient beaucoup, s'accrocha à son bras :

— Que deveniez-vous ? Voilà des semaines que je ne vous ai vu... Savez-vous que j'en étais toute triste ?... Je désespérais même de vous revoir un jour !

Elle levait vers le jeune homme un visage que les

artifices rendaient séduisant, mais un autre visage était devant ses yeux, un visage paré de sa seule jeunesse...

— Nous désespérions tous, mon vieux Mercier ! enchaîna un jeune homme à la mine flétrie par de nombreuses veilles.

— Ce désespoir, fit Alain en riant, ne vous a pas empêchés de mener joyeuse vie, si j'en juge par vos airs fatigués !

On se récria :

— Qu'il est aimable ! Vous entendez ? Aurions-nous vraiment la mine fatiguée ?

— Ce ne serait pas étonnant, avoua Mariette avec une sorte de gloriole. Pour ma part, je ne me suis guère couchée avant trois heures du matin, depuis la rentrée des vacances !

Alain sentait un incommensurable ennui s'emparer de lui.

Il s'était installé au bar entre Mariette et l'une de ses amies, une jeune fille d'une trentaine d'années qui refusait tous les prétendants pour ne pas perdre, disait-elle, sa précieuse liberté. Elle proclamait : « Je ne suis pas une vieille fille, mais une célibataire ! » et affichait une assurance quasi-masculine.

Alain devait faire effort pour suivre la conversation à bâtons rompus de ses voisines. Il avait perdu l'habitude de ces échanges futiles, de ces exclamations exagérées, de ces rires sans motifs, faits surtout pour découvrir l'éclat des dents et permettre des mouvements de tête étudiés.

Ce spectacle, il le considérait avec étonnement et sans aménité. Pourtant ne faisait-il pas partie, il n'y avait pas encore bien longtemps, de ces fêtards ? Comment avait-il pu se plaire en leur compagnie ?

Comme tout cela était vide et sans intérêt ! Il se sentait comme étranger à ceux qui l'entouraient et leur répondait machinalement, l'esprit très loin.

Était-il donc si changé ? Les quelques semaines qu'il venait de vivre, si différentes de toutes celles qu'il avait auparavant connues, l'avaient-elles à ce point transformé à son insu ?

Et comme sa pensée allait vers Sylva, rendue plus chère encore, plus pure, plus aimable, grâce au contraste que formaient ces femmes vaines et artificielles, une voix féminine domina le vacarme :

— Notre Alain n'est plus le même !... Regardez-le ! Il semble triste, lui qui était notre boute-en-train !

Une autre ajouta, perfide :

— Sa dernière liaison ne dut pas être joyeuse...

— Sa dernière liaison ? s'informa Mariette d'une voix aiguë.

— Mais oui, reprit l'autre en se rapprochant d'Alain qui était devenu pâle et de Mariette qui s'accrochait toujours à son bras. Ne l'avez-vous pas rencontré, cet hiver, aux côtés d'une brunette aux yeux de feu qui devait être fort jalouse, puisque...

Un bruit de verre brisé interrompit la phrase et les rires qui déjà s'élevaient.

Alain était debout, la main ensanglantée, tenant encore dans sa paume un verre brisé, les lèvres serrées sur son indignation.

— Ah ! vous êtes blessé ! s'écria Mariette, jetée vers lui.

Mais il la repoussa durement, se détourna, jetant les débris du verre sur le sol, et sortit du salon sans dire un mot, avant même que les assistants n'aient pu faire un geste pour le retenir.

Stupéfaits, tous se retournèrent vers l'indiscrete,

aussi surprise qu'eux-mêmes du résultat de ses révélations.

— Eh bien ! ma petite, vous avez frappé juste ! Notre petite Mariette aura fort à faire pour reprendre en mains le fils Mercier et ses millions !

Un éclat de rire salua l'insolence.

La jeune femme haussa les épaules, un rictus aux lèvres :

— Belle conquête, en vérité, qu'Alain a faite !... Une vendeuse, m'a-t-on dit !

— Très jolie fille, d'ailleurs ! interrompit quelqu'un. Je l'ai aperçue un soir à l'Opéra, en compagnie d'Alain.

Mariette protesta aigrement :

— Jolie ? Même pas ! Une noiraude...

Son interlocuteur s'inclina moqueusement devant elle :

— Oh ! évidemment, elle ne tient pas la comparaison avec vous, avec votre éclatante blondeur artificielle !

— Insolent ! fit Mariette.

Et elle alluma une cigarette, en affichant le plus grand calme, mais chacun put voir que sa main tremblait.

La maîtresse de maison, que l'incident avait d'abord amusée, mais qui commençait à s'inquiéter de la tournure que prenait la conversation, s'approcha du pick-up et mit un disque entraînant.

Quelques minutes plus tard, la musique dominait et chacun s'efforça de parler d'autre chose. Seul, un groupe isolé, auquel Mariette ne tarda pas à se mêler, continua à épiloguer sur Alain et Sylva, donnant sur cette dernière les détails les plus fantaisistes et les plus calomniateurs.

CHAPITRE XII

Sylva est assise, toute pensive, dans la grande salle du presbytère.

Elle est arrivée la veille au soir dans la maison déserte. Comme elle n'a prévenu personne de son retour, elle a pu parvenir sans être vue, car la nuit était sombre, jusqu'à la vieille maison où s'est écoulée son enfance heureuse. Maison vide maintenant, glaciale, sinistre... Maison morte où ne résonne plus le pas du bon curé. Personne encore ne l'a remplacé. Un prêtre d'une paroisse voisine vient dire la messe le dimanche. La vieille Honorine est retournée dans sa famille. Buck a disparu. Après le départ de Sylva, qui l'avait confié aux fermiers voisins, il a erré plusieurs jours, le nez au sol, cherchant sa maîtresse. Puis on ne l'a plus revu. Sans doute, désespéré, ayant perdu sa raison d'être, est-il allé mourir dans un coin, avec la pudeur étonnante des bêtes qui, sentant la mort venir, se cachent...

Sylva s'est couchée en frissonnant dans son lit d'enfant, et des rêves tristes ont hanté sa nuit.

Ce matin, après avoir allumé dans l'âtre de la grande salle un bon feu qui a ramené un peu de vie dans la maison morte, elle se détend, les pieds sur les chenêts, essaie de retrouver sa sérénité et la force qui l'a poussée à revenir.

Tout à l'heure, elle partira sur la route, vers la ferme des Rontaix. Jean la verra venir de loin. Il accourra au-devant d'elle. Elle se jettera dans ses bras sans un mot. Pourvu qu'elle puisse retenir ses larmes ! Il ne convient pas à une fiancée heureuse de pleurer... Que penserait Jean ? Elle ne veut pas commencer sa nouvelle vie en lui faisant de la peine. Il faut absolument qu'elle retrouve cet apaisement qui était en elle lorsqu'elle a reçu la lettre de son ami d'enfance.

Mais elle n'y parvient pas. Elle se sent seule et triste.

L'image d'Alain est devant ses yeux, d'Alain debout sur le marchepied et vers lequel elle se penche ; d'Alain criant :

— Avez-vous juré de me rendre fou ?

Elle sent que son cœur est plein de lui et, pour la première fois, se demande s'il est bien loyal de sa part de venir vers Jean, de se donner à lui avec le cœur rempli d'un autre ?

Et sa décision est prise : elle dira tout à Jean. Il est bon, il l'aime, il comprendra et la sauvera.

Elle lui dira : « Tu m'as appelée. Me voilà ! Mais c'est une autre Sylva qui te revient... »

Alors, après avoir parlé, elle laissera monter en elle la paix qu'elle est venue chercher. Sa lutte sera finie. Elle reprendra racine dans ce coin de France aride et sauvage qui l'a formée et qu'elle aime, où elle respire l'air de sa vraie patrie.

Déjà, à cette pensée, elle se sent plus sereine. Ses regrets, ses souvenirs, elle veut dès maintenant les oublier.

Sans doute, l'aventure eût pu être plus belle... Sans doute existe-t-il au monde un être, un seul, à qui elle

eût tout donné d'elle-même avec allégresse. Mais puisqu'elle a sagement repoussé l'offre faite, puisqu'elle est revenue ici, qu'elle s'apprête à rejoindre Jean, elle ne veut même plus se souvenir...

Perdue dans ses pensées, elle n'entend pas la porte du jardin grincer sur ses gonds rouillés, ni un pas timide dans l'allée, puis sur les marches du perron.

Derrière elle, la porte s'ouvre sans bruit. Elle devine confusément une présence, mais, le cœur battant, ne se retourne pas.

Et, soudain, elle jette un cri...

Deux bras sont venus l'enserrer. Deux mains sur ses yeux l'empêchent de voir l'intrus. Une voix chaude, troublée, parvient à ses oreilles.

— Sylva ! Mon amour... C'est moi !

Elle est debout, écarte de son visage les mains qui l'aveuglaient.

— Alain...

Mais elle défaille, à la fois de surprise et d'émotion heureuse. Dans ses bras, elle perd un instant conscience.

Il s'affole :

— Sylva ! Sylva ! Je vous ai fait peur !

La voix chère lui parvient comme dans un songe. Comme dans un songe, elle se sent légère, légère... Mais pourtant elle se fait toute pesante contre lui.

— C'est moi, Alain. Ne craignez rien... Sylva, je vous en supplie, ouvrez les yeux !... Je suis un imbécile, une brute, je n'aurais pas dû vous faire cette peur... Sylva ! Sylva ! Regardez-moi...

Le sentiment des choses lui revient peu à peu. La caresse de cette voix tendre, la caresse de ces mains sur son visage...

Mais elle feint encore d'être sans connaissance.

C'est si bon de s'abandonner ainsi, de pouvoir, sans réserves, se livrer toute !

Mais le jeu échappe à Alain. Sa voix tremble :

— Sylva ! Mon amour... Ayez pitié de moi !

Alors elle ouvre les yeux :

— Alain !... Quelle peur j'ai eue. Comment pouvais-je vous croire ici ?

— J'avais une telle hâte de vous retrouver, mon amour, ma vie,... ma sauvageonne dont je ne peux pas me passer !

Elle soupire, le visage sur son épaule :

— Quelle folie, Alain ! Quelle folie !

Il rit, sûr de lui maintenant, fort de la certitude qu'il a trouvé sa vraie voie :

— Mais non, chérie, quelle sagesse, au contraire !

Puis il l'écarte un peu de lui, la regarde longuement :

— Vous le savez, n'est-ce pas, que je vous aime ? Et je sais que vous m'aimez... Oh ! inutile de protester : le mensonge vous va si mal, petite fille ! Je le sais ! Vous m'aimez ! Vous étiez là, toute seule et toute triste, et c'est à moi que vous songiez. Vous vouliez chasser vos pensées, mais elles revenaient à vous, et c'est pourquoi je vous ai trouvée ici, solitaire et songeuse... Et je savais que je vous trouverais ici en train de penser à moi !

Elle ne songe plus à nier. Elle sourit :

— Vous êtes devin !

— L'amour fait de ces miracles ! Et comme je suis devin, je vais vous prédire l'avenir !

— L'avenir... Alain, je ne sais plus... L'avenir est entre vos mains... Je ne suis plus rien qu'une petite fille trop faible pour vous avoir menti, pour avoir nié l'évidence... Vous ferez ce que vous voudrez...

— Ce que je veux, c'est ce que vous voulez, mon amour, et maintenant, je le veux de toute la force de mon être. Je sais que c'est vous qui avez raison.

— Que voulez-vous dire?... Qu'avez-vous décidé?

— Ce que vous avez décidé vous-même...

Ils s'asseoient l'un près de l'autre en face du feu qui pétille. Elle pose la tête sur son épaule et écoute la voix chère, voilée d'émotion :

— Vous connaissez, à l'entrée du bourg, cette belle maison Renaissance inhabitée depuis des années? Il y a une ferme attenante, restée inexploitée depuis que les propriétaires en sont morts. Si je suis devin, je suis aussi sorcier... Cette maison va être remise à neuf, munie du confort le plus raffiné. Des ouvriers agricoles vont être embauchés, la ferme renaîtra. Des troupeaux viendront à nouveau paître dans les prés; le chant du coq, le matin, réveillera une jolie fermière brune dont le mari, bien inexpert, demandera les conseils...

— Alain... Alain, fait-elle, mon cher amour... Ne regretterez-vous pas la vie de Paris?...

— A Paris, certes, des intérêts m'appellent. L'entreprise de mon père est prospère et je me suis juré de m'y intéresser maintenant autrement qu'en amateur, puisqu'elle me permettra de vous gâter, de vous offrir le plus beau domaine de la région. Chaque mois, nous irons à Paris. J'y garderai mon appartement, afin de pouvoir y résider de temps à autre.

Et comme elle fait un geste qu'il interprète peut-être mal, il s'empresse d'ajouter en la serrant contre lui :

— Ce qui a fait ma vie jusqu'ici n'existe plus. Je ne garderai aucun de mes amis, ou plutôt aucune de mes relations, car les gens que je fréquentais ne

méritent pas le nom d'amis... C'est vous qui aviez raison, Sylva. Si vous saviez à quel point je m'en suis rendu compte après votre départ ! Des gens que seulement mon argent intéresse...

Puis il ajoute :

— Je me reprocherai toujours, ma chérie, de vous avoir montré de la vie de Paris le seul côté qui pouvait vous déplaire. Il y a aussi autre chose, et des amis qui méritent qu'on les aime. Mon père a des collaborateurs remarquables, de jeunes ingénieurs travailleurs et sérieux, dont les femmes vous plairont, car elles sont, comme vous, simples et droites. Lors de nos séjours dans la capitale, nous les fréquenterons, et vous reviendrez sur votre opinion.

— J'en suis sûre, Alain...

— Et, venant peu à Paris, nous profiterons pourtant de tout ce que cette belle ville peut offrir et dont tant de Parisiens ne savent pas profiter ! Les musées, les expositions et l'Opéra, que vous aimez tant, les concerts, les réunions entre amis sincères qui seront d'autant plus heureux de nous voir que nous nous ferons désirer.

Elle rêve :

— Ici, je vous ferai connaître la vie telle que je l'aime. Vous verrez quelle joie on peut éprouver à diriger une belle exploitation agricole. Nous aurons un chien, un grand chien de berger qui nous rappellera Buck.

Il sourit :

— Ce vieux Buck à qui j'avais fait des confidences et qui me comprenait si bien ! Savez-vous, Sylva, qu'il avait deviné avant moi-même que je vous aimais ?

Elle dit, gravement et nullement surprise :

— Cela ne m'étonne pas. Les bêtes ont de ces presciences !

— Et je ne voulais pas y croire ! Quel fou j'étais !

Ils se taisent un instant, si pénétrés de bonheur que plus rien d'autre ne compte pour eux, que leur merveilleuse entente et ce don total qu'ils se font l'un à l'autre et les promesses de l'avenir.

Puis il ajoute :

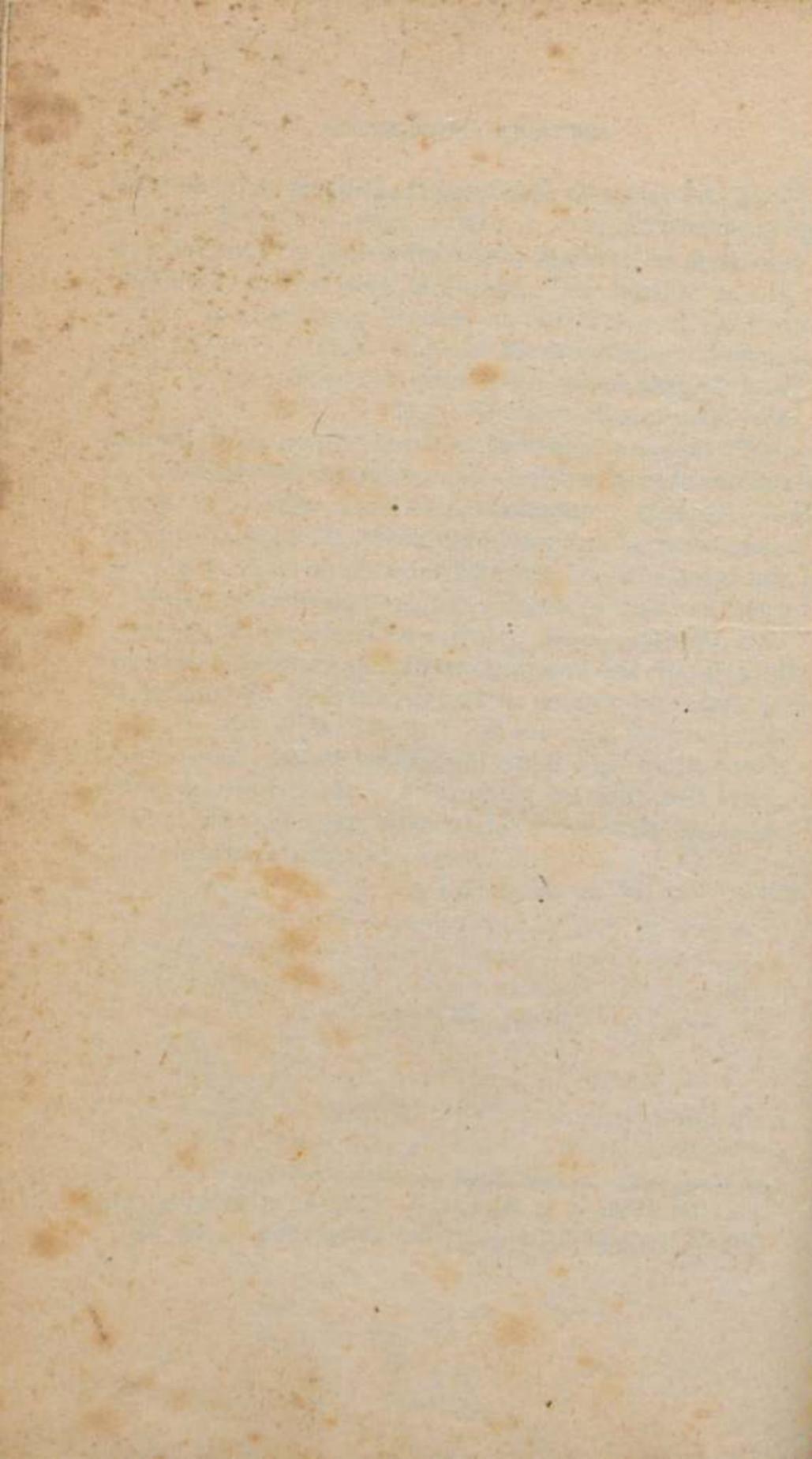
— Il faut une conclusion à notre histoire... Quand, dans nombre d'années, les gens d'ici raconteront à leurs enfants comment cette ferme morte et cette maison fermée ont retrouvé la vie, ils diront, comme dans les contes de fées, parlant de nous deux : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants... »

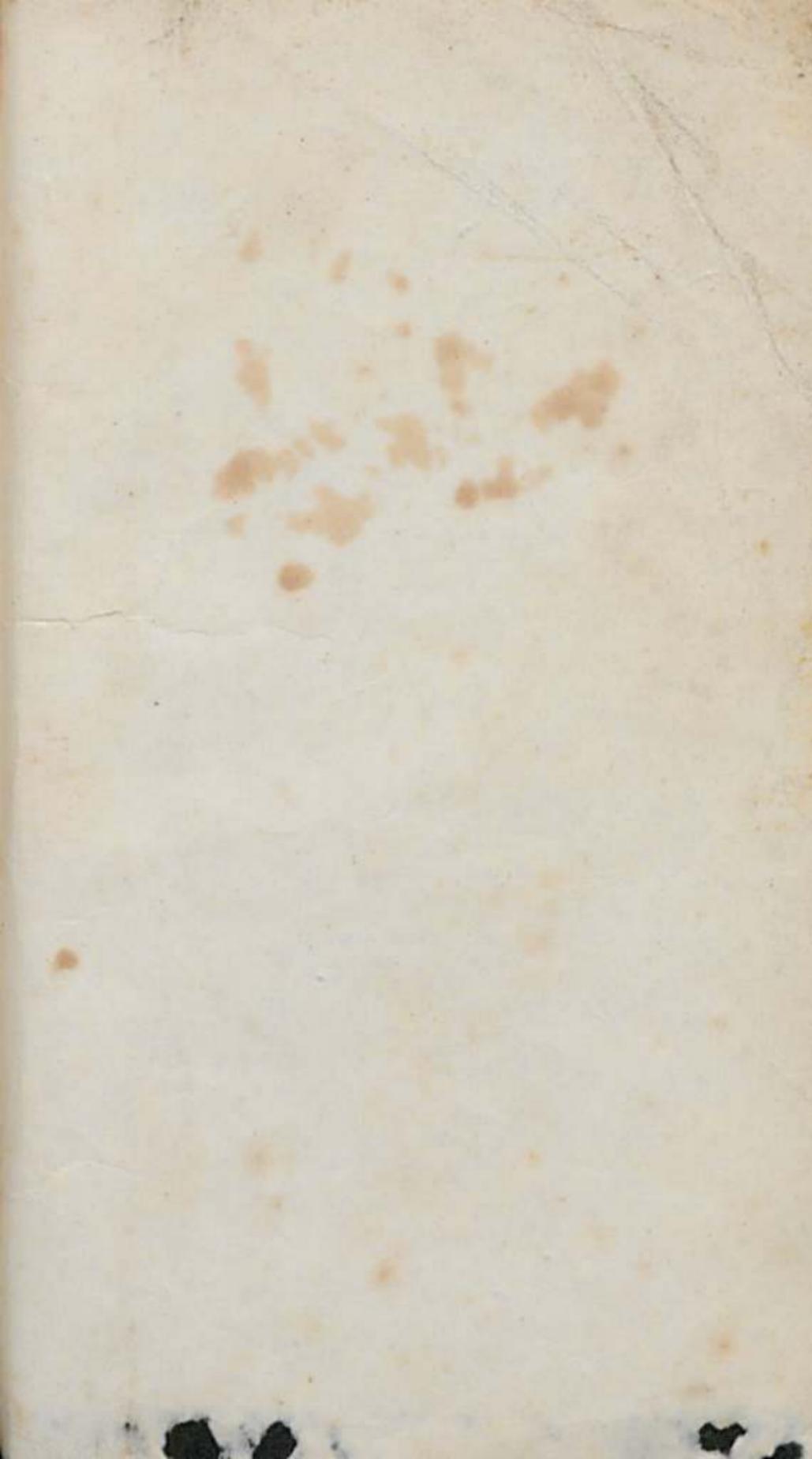
Aux derniers mots, pourpre de confusion et de joie, elle a laissé les bras vigoureux l'entourer à nouveau et dérobé son visage en l'appuyant sur l'épaule masculine.

Mais Alain, des deux mains, relève le visage aimé et peut lire dans les yeux noirs le total consentement.

Alors il se penche et, muette réplique du baiser que Sylva lui a donné lorsque le train s'ébranlait, il effleure les lèvres qu'elle lui offre.

FIN





DERNIERS VOLUMES PARUS DANS CETTE COLLECTION

- N° 37. — **LA SECONDE MADAME DERMONT**
par M. DE PERETTI.
- N° 38. — **LE CHATEAU DES SEPT DOULEURS**
par Marguerite GEESTELINK.
- N° 39. — **LE LIT ROUGE**
par Alice DE CHAVANNES.
- N° 40. — **LE HEROS DE JACQUELINE**
par DORY.
- N° 41. — **LA ROUTE DU BONHEUR**
par Annie-Pierre HOT.
- N° 42. — **LA FIANCÉE DES MARAIS D'ENFER**
par Germaine PELLETAN.
- N° 43. — **HISTOIRES D'AMOUR**
par Claire SAINT-RÉMY et Noël SANTON.
- N° 44. — **LA FETE PERSANE**
par Anne DES BAUX.
- N° 45. — **LA MESSAGERE**
par LIDONE.
- N° 46. — **Y AVAIT 3 FILLES DANS UN PRÉ**
par Claude DE GARREN.
- N° 47. — **SON TROP JEUNE PAPA**
par Nany DARSSY.
- N° 48. — **LE DÉMON DES NEIGES**
par José BOZZI.
- N° 49. — **CAPTIVANTE ONDINE**
par Lucie-Claire MURIEL.
- N° 50. — **UNE ENFANT SUR LA ROUTE**
par Marguerite GEESTELINK.
- N° 51. — **LE RENDEZ-VOUS DU MERCREDI**
par Annie-Pierre HOT.
- N° 52. — **LE MANOIR AUX CHIMÈRES**
par M. DE PERETTI.
- N° 53. — **CINÉMA !... CINÉMA !...**
par Marthe FIEL.
- N° 54. — **JACQUINE ET SES AMOURS**
par Marie-José RIOUX.
- N° 56. — **DU GRENIER AU PLEIN CIEL**
par Emilienne CHARDON.